THEATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME DOUZIEME.

A TOULOUSE,

Chez J. B. Broulhiet, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le XII. volume.

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA,

EN TROIS ACTES.

see next p.

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.
IRENE.
Une GOUVERNANTE.
ABDALA, Corfaire Turc.
CONSEILLERS PRIVÉS du Baron.
HOBEREAUX & FILLES d'Otrante.
Troupe de Turcs.

La fcène eft dans le château du Baron.



LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre représente un sallon magnifique.)

LE BARON *seul en robe de chambre, couché sur un lit de repos.*

(Il chante.)

AH ! que je m'ennuie !
Je n'ai point encor eu de plaisir ce matin.

(Il se lève & se regarde au miroir.)

On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCENE II.

LE BARON, un CONSEILLER PRIVÉ *en grande perruque, en habit feuille-morte, & en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *& de* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie:
D'un Seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(On habille Monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans.....

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les Barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble ufage ;
Il ont tous de l'efprit, ils font pleins de bon fens :
Ils font, quant il leur plaît, la guerre aux Mufulmans ;
Rançonnent leurs vaffaux, à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un feul mot, bien fouvent rien du tout;
Et quand ils font oififs, ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit: je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon Confeiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos Fermiers, & même fans le rendre.

LE BARON.

Et des Soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais en difant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur: votre Alteffe

A des bois, une rade ; & quand elle voudra,
On fera des vaiſſeaux ; l'Helleſpont tremblera ;
Elle ſera des mers ſouveraine maîtreſſe.

LE BARON.

Je me vois bien puiſſant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'eſt plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce deſtin noble & doux ;
Ne vous mèlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant ſi fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur ces bâillemens ſont l'effet d'un grand cœur
Qui ſe ſent au-deſſus de toute ſa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naiſſance
Célèbre ſon bonheur ainſi que ſon pouvoir ;
Et Monſeigneur ſans doute aura la complaiſance
De prendre du plaiſir, puiſqu'il en veut avoir.
Vous ſerez harangué, c'eſt le premier devoir :
Les ſpectacles ſuivront ; c'eſt notre antique uſage.

LE BARON.

Tout cela bien ſouvent fait bâiller davantage :
Les harangues ſurtout ont ce don merveilleux.
O ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
Irène, ſi matin, vient me rendre viſite !
Mes Conſeillers privés, qu'on s'en aille au plus vîte.
Les harangues pour moi ſont des ſoins ſuperflus ;
Ma couſine paraît, je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

BELLE Irène, belle coufine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois;
L'amour vole à ta voix.
Tes yeux m'infpirent l'alégreffe,
Ton cœur fait mon deftin;
Tout m'ennuyait, tout m'intéreffe:
Je commence à goûter du plaifir ce matin.

Mais répondez-moi donc en chanfons, belle Irène;
C'eft dans ces lieux chéris une loi fouveraine
Dont ni Berger ni Roi ne fe peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'eft que pour chanter.
Vous avez une voix fi tendre & fi touchante!

IRENE

Il n'eft point à propos, mon coufin, que je chante;
Je n'en ai nulle envie: on pleure dans Otrante.
Vos Confeillers privés prennent tout notre argent;
Vous ne fongez a rien, & l'on vous fait accroire
Que tout le monde eft fort content.

LE BARON.

Je le fuis avec vous: j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer,

D'une molleſſe indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons ſtériles ;
On s'eſt moqué de vous, & votre oiſiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes Conſeillers privés.....

IRENE.

Seigneur, ſont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourriſſaient d'orgueil & de fadaiſe,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aiſe.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal : oui, je m'en apperçois ;
Et je me ſens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris ; le vide eſt dans ma tête :
Mais mon cœur plein de vous, & plein de ma conquête
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux ;
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(*Elle chante.*)

Pour jamais je vous chérirai ;
De tout mon cœur je chanterai :
Amant charmant, aimez toujours Irène ;
Régnez ſur tous les cœurs, & préferez le mien ;
Que le temps affermiſſe un ſi tendre lien ;

Que le temps redouble ma chaîne !
(*Tous deux ensemble.*)
Non, je ne m'ennuîrai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuîrai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
(*On entend une grande rumeur & des cris.*)

IRENE.

O ciel ! quels cris affreux !

LE BARON.

Quel tumulte ! quel bruit !
Quel étrange gala ! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un CONSEILLER PRIVÉ.

LE CONSEILLER.

Ah ! Seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs !

LE BARON.

Est-il bien vrai ?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela ? Par où sont-ils donc arrivés ?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos Conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance ;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre Grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante, & mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, & sont toutes tremblantes.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE, & les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, Madame! les Turcs...

IRENE.

Ah! pauvres innocentes!...
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement...... ils sont tous répandus.
Le Corsaire Abdala tout enlève, & tout pille :
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame!.. entendez-vous les tambours... les clameurs!..

LES TURCS *derrière le théâtre.*

Alla, alla guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ABDALA, ſuivi de ſes Turcs.

QUATUOR *de Turcs.*

PILLAR, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar,
Baſta, baſta tout ſaccagear;
Ma non amazar,
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, & dont un Levanti tient le bout.)

LE BARON, *enchaîné avec deux Conſeillers en grande perruque.*

Irène, vous voyez ſi dans cette poſture
Je fais pour un Baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala!
Tout ſaccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRENE.

Quoi! ces Turcs ſi méchans n'enchaînent point les dames?
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA *chante.*

O bravi Corſari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A voſtri ſtrappazzi,
Cedo li ragazzi,
E tutti li conſiglieri.
Tutte le donne ſon per me
El'mio coſtume,
Tutte le donne ſon per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRENE, *au Baron, qu'on emmène.*

Allez, mon cher couſin: je me flatte, j'eſpère,
Si ce Turc eſt galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous (par mes ſoins relevé)
Qu'une femme vaut mieux qu'un Conſeiller privé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

Consolons-nous, ma bonne, il faut avec adreſſe
Corriger, ſi l'on peut, la fortune traîtreſſe.
Vous ſavez du Baron le bizarre deſtin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le Corſaire échauffé par le vin,
Dans les tranſports de joie où ſon cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de perſonne,
A, pour ſe réjouir, dans la cour du château
Aſſemblé les captifs ; & par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave Magiſtrat ſe trouve Cuiſinier ;
Le Baron pour ſon lot eſt reçu Muletier.
Ce ſont-là, nous dit-on, les jeux de la fortune :
Cette bizarrerie en Turquie eſt commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un Baron, hélas ! ſoit réduit là !
Et quelle eſt votre place à la Cour d'Abdala ?

IRENE.

Je n'en ai point encor ; mais ſi je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de ſa gloire
L'impudent, en paſſant, a fait tomber ſur moi,
J'aurai bientôt, je penſe, un aſſez bel emploi ;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête uſage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas : je ſais qu'Irène eſt ſage.
Mais, Madame, un Corſaire eſt un peu dangereux :
Il paraît volontaire, & le pas eſt ſcabreux.

IRENE.

Il a pris ſans façon l'appartement du maître :
Je le ſuis, a-t-il dit, & j'ai ſeul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout eſt pour le plus fort ;
Le vainqueur les mérite, & les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tout les plaiſirs ſon bon goût ſe déploie ;
Tandis que mon Baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie & s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les Dames les plus belles
Pour leur rendre juſtice, & pour juger entr'elles ;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas des ballet, de mines & des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et ſi de ſon mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en ſervir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire & mon amour.
J'entends déjà d'ici ſes fifres, ſes timbales ;
Voilà nos ennemis, & voici mes rivales.

SCENE II.

(Les Levantis arrivent donnant chacun la main à une personne.)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main. Les Demoiselles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

Su, su Zitelle tenere ;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar :
Mi sentir plus grand honore
Di rendir mi à l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.

Su, su Zitelle tenere, &c.

IRENE *chante cet air tendre & mesuré.*

C'est pour servir notre adorable maître
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars & l'Amour à l'envi l'ont formé :
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.

Des amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux,

Pour orner notre Corſaire
De ſes préſens les plus beaux.

(*Elle parle.*)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie ;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, & non vous mériter.

(*Abdala fume ſur un canapé : les Dames paſſent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, & donne enfin le mouchoir à Irène.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazoletto,
L'avere ben guadagnatto.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, & men belle
Aſpettino per un'altra volta
La mia ſobrana volonta.

(*Il fait aſſeoir Irène à côté de lui.*)

A mio canto Irena ſtia ;
E tutte le altre via, via.

(*Elles s'en vont toutes en lui faiſant la révérence.*)

Bene, bene, ſara per un'altra volta,
Un'altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

Cara Irena, adeſſo
Sedete apreſſo di me.
Amor mi punge e mi conſume.
(Il la fait aſſeoir plus près.)
Più apreſſo, più apreſſo.

IRENE, *à côté d'Abdala, ſur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon ame eſt pénétrée :
Je n'ai jamais paſſé de plus belle ſoirée.
Quand je craignais les Turcs ſi fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaiſſait pas.
Non, il n'eſt point de Turc qui vous ſoit comparable :
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
Et pour mettre le comble à des plaiſirs ſi doux,
Je compte avoir l'honneur de ſouper avec vous.

ABDALA.

Si, ſi, cara : cenaremo inſieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra ; ſenza ſchiavi ; ſolo con ſola ; beveremo del vino greco :
E cantaremo, e ci traſtullaremo, dirimpetto l'uno à l'altra :
Si, ſi, cara, per dio maccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grâce ?

ABDALA.

Parli, parli : faro tutto che vorrette ; presto, presto.

IRENE.

Seigneur, je suis Baronne ; & mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était Connétable, ou Comte d'écurie ;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en est encor tellement occupé
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père ;
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come ! nella stalla ?

IRENE.

Nella stalla, Signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un Héros tel que vous, formé par la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse ?

ABDALA.

La Signora e matta. Le stalle sono puzzolente ; bisogn'era più d'un fiasco d'acqua di Nanphe per nettar la. Or su andate à vostro piacere, lo concedo : andate, cara, è ritornate.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ABDALA *chante.*

(*En se frappant le front.*)

OGNI fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia e vana.
Basta che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente un coin d'écurie.)

IRENE, LE BARON *en ſouquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout eſpérer ;
Tout eſt prêt pour vous délivrer
Oui..... oui..... je peux tout eſpérer ;
L'amour vous protège & m'inſpire.
Votre malheur m'a fait pleurer ;
Mais en trompant ce Turc que je fais ſoupirer,
Je ſuis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorſque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'eſt de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur ſuprême
J'étais indigne, hélas ! du pouvoir ſouverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le deſtin volage
Ne peut rien ſur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur ;
Je vous aime dans l'eſclavage.
Rien ne peut nous humilier ;

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.
(*Elle répette.*)
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un ſi parfait amour;
Ainſi que mon deſtin, je change en un ſeul jour:
Irène & mes malheurs éveillent mon courage.
(*A ſes vaſſaux qui paraiſſent en armes.*)
Amis, le fer en main, frayons-nous un paſſage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands,
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs inſolens
Plongés dans leur ivreſſe, & ſe livrant en proie
A la ſécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; & vous, vous m'attendre
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une ſecrète iſſue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le Corſaire ſoit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au ſecours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur oſera réſiſter.
(*A Irène.*)
Déeſſe de mon cœur, c'eſt trop vous arrêter:
Allez à ce feſtin que le vainqueur prépare.
Je lui deſtine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'eſpère ce ſoir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours, vous m'y verrez ; mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même :
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON, *à ses vassaux.*

ALLONS donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, & d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, & laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils feront les chemins.

SCENE III.

(*Le théâtre représente une jolie salle à manger.*)

ABDALA, IRENE, *seuls à table sans domestiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

AH ! quel plaisir
De boire avec son Corsaire !

Chaque coup que je bois augmente mon défir
De boire encore & de lui plaire.

Verfe, verfe, mon bel amant:
Ah! que tu verfes tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALA.

Si, fi, brindifi a te,
Amate, bevete, ridete.
Si, fi, brindifi a te.
Quefto vino di Champagna
A te fomiglia,
Incanta tutta la terra:
Li Chriftiani,
Li Mufulmani.
Begli occhi fcintillate
Al par del vino fpumante.
Si, fi, fi, brindifi a te.
(Tous deux enfemble.)
Si, fi, brindifi a te
Amate, bevete, ridete.
Si, fi, brindifi a te, &c.

(Ils danfent enfemble le verre à la main en chantant :)
Si, fi, brindifi a te, &c.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON *armé & fes fuivans entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danfer une autre danfe.

ABDALA, *cherchant son son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, & la vengeance.
Il est juste, Soldats, qu'on l'enchaîne à son tour:
Ainsi tout a son terme, & tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levantis, Corsaire,
Sont tous mis à la chaîne, & s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi :
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encor une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau, va, pars en diligence.
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes Conseillers privés.

(*Il chante.*)

Je jure..... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contens de la servir :

LE CHŒUR.

Je jure..... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troisième & dernier Acte.

LES

LES DEUX TONNEAUX,

Esquisse d'un Opéra comique.

PERSONNAGES.

G L Y C E R E.

P R E S T I N E, petite sœur de Glycère.

D A P H N I S.

L E P E R E de Daphnis.

L E P E R E de Glycère.

G R E G O I R E, Cabaretier-Cuisinier, Prêtre du Temple de Bacchus.

P H E B É, Servante du Temple.

Troupe de jeunes garçons & de jeunes filles.

La Scène est dans un Temple consacré à Bacchus.

LES DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un temple de feuillages, orné de thyrſes, de trompettes, de pampres, de raiſins. On voit entre les eolonnades de feuillage lts ſtatues de Bacchus, d'Ariane, de Silène & de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons & des filles ſont empreſſés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des ſuivans de Bacchus, ordonne la fête. Il eſt en veſte blanche & galante, portant un thyrſe à la main, & ſur ſa tête une couronne de lierre.

(*Ouverture gaie & vive, repriſe douloureuſe & terrible.*)

GREGOIRE, Troupe de jeunes garçons & de jennes filles.

GREGOIRE *chante.*

ALLONS, enfans, à qui mieuxmîeux :
Jeunes garçons, jeunes fillettes,

Parez cet autel glorieux.
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes :
Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net.
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux mieux :
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes :
Songez que vous ſervez les belles & les Dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Hé doucement, Monſieur Grégoire ;
Nous ſommes comme vous du temple de Bacchus ;
Comme vous nous lui rendons gloire :
Nous ſommes tous très-aſſidus
A ſervir Bacchus & Vénus.
Le Grand-Prêtre du temple eſt ſans doute allé boire.
(*elle chante.*)
Il reviendra : faites-moins l'important.
Alors que le Maître eſt abſent,
Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du ſouci.
Nous attendons la noce, & mon Maître m'ordonne
De repréſenter ſa perſonne,

Et d'unir les amans qui feront envoyés
De tous les lieux voifins pour être mariés.
Ah ! j'enrage.

LA SUIVANTE.

Comment ! c'eft la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une & l'autre partie
S'eft affez fouvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monfieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'eft l'aimable Daphnis & la belle Glycère
Qui viennent fe donner la main.
Que Daphnis eft charmant !

GREGOIRE, *en colère.*

Non ; il eft fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a fu plaire !

GREGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il eft beau !

GREGOIRE.

Qu'il eft laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GREGOIRE.

Non,

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire eſt méchant ! me dira-t-il encore

Que la future eſt ſans beauté ?

GREGOIRE.

La future ?....

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore :

Dans toute l'Arcadie on en eſt enchanté.

GREGOIRE.

Oui..... la future..... paſſe..... elle eſt aſſez jolie ;

Mais c'eſt un mauvais cœur, tout plein de perfidie,

D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur ! hélas ! c'eſt la bonté,

C'eſt la vertu modeſte & pleine d'indulgence ;

C'eſt la douceur, la patience,

Et de ſes mœurs la pureté

Fait taire encor la médiſance.

Vous me paraiſſez dépité :

N'auriez-vous point été tenté

D'empaumer le cœur de la belle ?

Quand du ſuccès on eſt flatté,

Qnand la Dame n'eſt point cruelle,

Vous la traitez de Nymphe & de Divinité :

Si vous en êtes rebuté,

Vous faites des chanſons contr'elle.

Allons, Maître Grégoire, un peu moins de courroux ;

Recevons bien ces deux époux,

Que le feſtin ſoit magnifique :

On boit ici ſon vin ſans eau.
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GREGOIRE.

Comment? que dis-u là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GREGOIRE.

Petite,
Tremble que ce myſtère ici ſoit révélé.
C'eſt le ſecret des Dieux : crains qu'on ne le débite.
Auſſi-tôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort ſubite.
Ceſſe tes diſcours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et reſpecte les Dieux & les Cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans.....

(*à part.*)

Le dépit & la rage
Déchirent tous mes ſens.
Hâtons ces heureux momens :
Courage, courage.
Cognez, frappez, partez en même temp (*) ;
Suſpendez ces feſtons, étendez ce feuillage ;

(*) Des ſuivans pourraient ici faire une eſpèce de baſſe, en frappant de leurs marteaux ſur des cuivres creux qui ſerviraient d'ornemens.

Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuſes nuits & de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me payeront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'apperçois de loin cette noce en chemin;
La petite ſœur de Glycère
Eſt toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette roſe eſt déjà fleurie;
Elle a précipité ſes pas.
La voici..... ne dirait-on pas
Que c'eſt elle que l'on marie?

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Hé, quoi donc! rien n'eſt prêt au temple de Bacchus?
Nous reſtons au filet! nos pas ſont-ils perdus?

On ne fait rien ici quand on a tant à faire !
Ma ſœur & ſon amant, mon bon homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en danſant aux chanſons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds ;
Mène-moi voir l'autel & Monſieur le Grand-Prêtre.

GREGOIRE.

Le Grand-Prêtre, c'eſt moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi !

Toi, Prêtre de Bacchus ?

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement eſt le vôtre ?

PRESTINE.

Hé bien, ſoit : j'aime autant que ce ſoit toi qu'un autre.

GREGOIRE.

Je ſuis Vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans, & je fais leurs repas.
Ces deux charmans miniſtères,
Au monde ſi néceſſaires,
Sont ſans doute les premiers.
J'eſpère quelque jour, ma petite Preſtine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très-volontiers.

GREGOIRE ET PRESTINE.

Duo.

En ces beaux lieux c'eſt à Grégoire,
C'eſt à lui d'enſeigner
Le grand art d'aimer & de boire;
C'eſt lui qui doit régner.
Du Dieu puiſſant de la liqueur vermeille
Le temple eſt un cabaret,
Son autel eſt un buffet.
L'amour y veille
Avec tranſport;
L'amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raiſins de la treille.

GREGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'inſtant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire juſtifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour ſi brillant.

PRESTINE.

Va vîte..... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère ſœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave eſt, dit-on, décent:
Il eſt noble, il a de la grâce.
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycère & de Prestine*, LE PERE *de Daphnis*, petits vieillards ratatinés, *marchant les premiers la canne à la main*, DAPHNIS *conduisant* GLYCERE & toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE, *à Prestine.*

PARDONNE, chère sœur, à mes sens éblouis ;
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis :
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire,
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant

LES DEUX PERES.

DUO.

Oh! qu'il est doux sur nos vieux ans
De renaître dans sa famille !
Mon fils..... ma fille
Raniment mes jours languissans ;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard ;
Ils ont grand tort,
Chacun aspire
A notre sort ;

Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en chèveux blancs ;
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner ;
Ah! vous avez, je penſe, aſſez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le ſoin de célébrer vos amoureux myſtères ?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands Dieux!
Tout m'eſt bon, tout m'eſt précieux ;
Tout eſt égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère eſt à moi, le reſte eſt étranger.
Qu'importe qui ſonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du Berger ?
Rien ne peut me déplaire, & rien ne m'intéreſſe,
Je ne vois point ces jeux, ce feſtin ſolennel,
Ces Prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la Déeſſe.

QUATUOR.

LE PERE *de Glycère.* LE PERE *de Daphnis.* DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille!... mon cher fils!... Glycère! tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naiſſez, brillante aurore,
Naiſſez, faites éclore

Un

Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore;
En tous temps tu règnes ſur nous:
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore:
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, & c'eſt là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens là ſur un mot vous font vîte un concert;
Et ce qu'en eux ſurtout je révère & j'admire,
C'eſt qu'ils chantent par fois ſans avoir rien à dire.
Ils nous ont ſur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaiſait fort;
Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laiſſe là; chacun penſe à ſoi-même.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PHEBÉ, Suivante.

PHEBÉ.

ENTREZ, mes beaux Meſſieurs, entrez, ma belle Dame,

(*à Glycère, à part.*)

Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai ſoin : ne crains rien, bonne femme.

(*il lui met une bourſe dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux !

Prenez bien garde à vous, Madame.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.

L'amour eſt trop timide, & mon cœur eſt trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?

Nulle crainte en tel cas ne pourrait me ſurprendre.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne,
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS *conduit par ſon père*, GLYCERE *par le ſien*, PRESTINE *par perſonne*, *& courant par-tout*, GARÇONS de la noce.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfans, croyez-moi, nous ſavons les rubriques ;
Faiſons comme faiſaient nos très-prudens aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps ; & les ſiècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raiſon.
Je vous dis que c'eſt là..... que ſera le garçon :
Ici.... la fille: ici..... moi, du garçon le père.
(*à Glycère.*)
Là..... vous, & puis Preſtine à côté de ſa ſœur,
Pour apprendre ſon rôle, & le ſavoir bien faire.
Mais j'apperçois déjà le Sacrificateur.
Qu'il a l'air noble & grand ! une majeſté ſainte
Sur ſon front auguſte eſt empreinte.
Il reſſemble à ſon Dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, l'on voit qu'il le ſert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *suivi des Ministres de Bacchus.*

(*les deux amans mettent la main sur le buffet qui sert ici d'autel.*)

GREGOIRE, *au milieu, vêtu en grand Sacrificateur.*

FUTUR, & vous, future.
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, & l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites sont d'aimer : quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher & si durable !
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas ! si vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie,
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie ;
Ils seront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux, qu'ils seront punis !.... Buvez, belle Glycère,

Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des Dieux des faveurs infinies.
(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux,
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux.
J'en cherche la raison : d'où vient cela, compère ?

LE PERE *de Glycère.*

Mais..... cela vient..... du temps. Je suis tout sérieux
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste après tout quelques plaisirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire ;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on est heureux sans rire.
(*Grégoire présente une petite coupe à Daphnis, & une autre à Glycère.*)

GREGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémissez !
(*à Daphnis.*
Çà, jurez à présent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif mesuré, noble & tendre.*

Je jure par les Dieux, & surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.

Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux feſtins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.

(*Symphonie.*)

(*Daphnis continue.*)

Deſcends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Dés amours amène la mère ;
Amène avec toi tous les Dieux ;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne ſerai point jaloux d'eux :
Son cœur me préfere,
Me préfere, me préfere aux Dieux.

GREGOIRE.

C'eſt à vous de jurer, Glycère, à votre tour
Devant Bacchus lui-même, au grand Dieu de l'amour.

GLYCERE *chante.*

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce ſot ;
Il m'eſt inſupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce ſot.
Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouſer Lucifer.
Qu'on n'irrite point ma colère :

Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux !

LES DEUX PERES *ensemble.*

Ah, ma fille !

PRESTINE.

Ah, ma sœur !

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère ?

GLYCERE, *reculant.*

Ah, l'horreur !

Ote-toi de mes yeux : ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi ! c'est donc tout de bon ?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je ;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh ! qu'est-il arrivé ! Dieux puissans, Dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux ? m'ôtez-vous ce que j'aime ?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même ;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne te puis souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis.*

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point ; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.

(elle ſort.)

QUATUOR.

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je ſuis tout confondu..... Je frémis..... Je me meurs !

(tous enſemble.)

Quel changement ! quelles alarmes !
Eſt-ce là cet hymen ſi doux, ſi plein de charmes ?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

(tous enſemble.)

Dieu puiſſant, rends-nous tes faveurs.

GREGOIRE *chante ſeul.*

Quand je vois quatre perſonnes
Ainſi pleurer en chantant,
Mon cœur ſe fend.
Bacchus, tu les abandonnes ;
Il faut en faire autant.

(il s'en va.)

SCENE III.

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycère*, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère à celui de Daphnis.*

ÉCOUTEZ, j'ai du ſens, car j'ai vu bien des choſes,
Des eſprits, des ſorciers & des métempſycoſes.
Le Dieu que je révère, & qui règne en ces lieux,
Me ſemble, après l'amour, le plus malin des Dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produiſait ſouvent d'aſſez vives querelles ;
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, & qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé ſon cerveau.
Elle eſt folle, il eſt vrai ; mais, Dieu merci, tout paſſe.
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine ſans fin.....
Elle t'aimera : tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé ſon vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raiſonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raiſon ni ſcience,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple ſacré j'ai vu la balayeuſe,

Qui d'une voix myſtérieuſe
A dit à ma grand'ſœur, avec un ton fort doux :
Quand on vous marîra , prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût ſignifier
Que ma grand'ſœur deviendrait folle.
Et puis je me ſuis dit (toujours en raiſonnant) :
Ma ſœur eſt folle cependant.
Grégoire eſt bien malin : il pourchaſſa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus : il doit être en colère.
Il eſt devenu grand Seigneur :
On aime quelquefois à venger ſon injure.
Moi, je me vengerais, ſi l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il eſt quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Preſtine a raiſon.

LE PERE *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce ſera quelque jour une maîtreſſe femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laiſſez-moi le ſoin
De punir ici cet infame :
A ce monſtre ennemi je veux arracher l'ame.
Laiſſez-moi.

LE PERE *de Glycère.*

Qui l'eût cru qu'un jour ſi fortuné
A tant de maux fût deſtiné ?

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur ! ô transport jaloux !
Holà ! hé ! Monsieur le Grand-Prêtre ;
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe & me parle en maître ?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu ?

GREGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non ;
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître ?
Tu mourras de ma main : je vais t'assommer, traître !
Je vais t'exterminer, frippon.

GREGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place !

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;

Il faut punir ta lâche audace.
Indigne ſuppôt de Bacchus,
Tremble, & rends-moi ma femme.

GREGOIRE.

Eh mais, pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaiſir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'eſt toi qui me l'as ravie :
C'eſt toi qui l'as changée, & preſque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que ſa vie,
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton eſprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi ſoudain s'eſt exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, & m'accable d'horreurs.
C'eſt toi qui l'as enſorcelée.
Tes pareils dès long-temps ſont des empoiſonneurs.

GREGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide, à la rage.

GREGOIRE.

Eh mais, c'eſt quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi ſeul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obſtacle.

GREGOIRE.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'inſtant à mon juſte dépit,
Lâche, ton ſang va ſatisfaire.

GREGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère;
Et ma perſonne eſt ſans crédit
Auprès de cet homme en colère.
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.
Appaiſe-toi, rengaine..... Hé bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère en ſon ſens revenue,
A ſon époux, à ſon amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! eſt-il bien vrai? mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Enſemble une ſeconde fois.

GREGOIRE.	DAPHNIS.
Duo.	
Sur cet autel Grégoire jure.	Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.	Qu'on t'aimera.
Rien ne dure	Rien ne dure

Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera,	Rien ne durera,
Tout paſſera.	Tout paſſera.
On réparera ton injure.	On réparera mon injure.
On t'en fera;	On m'en fera;
On l'oublîra.	On l'oublîra.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera,	Rien ne durera,
Tout paſſera.	Tout paſſera.

Le caprice d'une femme
Eſt l'affaire d'un moment;
La girouette de ſon ame
Tourne, tourne..... au moindre vent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, c'étaient des vapeurs : c'eſt une maladie
Où les vieux Médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup..... quand on ſe porte bien.....
Une ſeconde doſe à l'inſtant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE *de Daphnis.*

Ces eſpèces de maux s'appellent frénéſie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps ſaiſie ;
Quand ſon mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme auſſi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles ſi vives.....

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déſerter la maiſon.

La bonne me disait, *Je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité..... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête & ton ménage.

GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'esprit.
L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit.
Vous le savez, grands Dieux, si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ses pas, j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

En effet, je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCERE *chante.*

Cher amant, vole dans mes bras :

Dieu de mes ſens, Dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme.....
Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.
Tes yeux ſont-ils fixés ſur mes yeux pleins de larmes?
Ton cœur répond-il à mon cœur?
Du feu qui me conſume éprouves-tu les charmes?
Sens-tu l'excès de mon bonheur?

(*A cette muſique tendre ſuccède une ſymphonie impérieuſe & d'un caractère terrible.*)

DAPHNIS *au père de Glycère.*

(*Il chante.*)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère;
Dès qu'on la voit on s'enfuit
Sa laideur la rend plus fière.
Elle eſt fauſſe, elle eſt tracaſſière;
Et pour mettre le comble à mon deſtin maudit,
Veut avoir de l'eſprit.
Je fus aſſez ſot pour la prendre:
Je viens la rendre;
Ma ſottiſe finit.
Le mariage
Eſt heureux & ſage,
Quand le divorce le ſuit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

TRIO.

O Ciel! ô juſte ciel! en voilà bien d'un autre.
Ah! quelle douleur eſt la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir;

Je m'en vais voyager loin d'elle..... Adieu..... Bon soir.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille ?
Hélas ! ils sont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCERE.

Ah! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles désirs!
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

RÉJOUISSEZ-VOUS tous.

GLYCERE, *qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah, ma sœur, je suis morte.

Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,

Je veux que vous dansiez avec mon père & moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'est bien prendre son temps, ma foi.

Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière?

PRESTINE.

Je suis gaie & sensée, & je fais votre affaire:

Soyez tous bien contens.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah! méchant petit cœur,

Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,

Peux-tu bien dans notre douleur

Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler, je veux chanter,

Car j'ai bien des choses à dire.

Ma fœur, je viens vous apporter
De quoi foulager votre martyre.
Avant de parler, je veux chanter,
Avant de parler, je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère eft languiffante fur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous, donc, Preftine, & puis nous chanterons,
Si de nous confoler tu donnes des raifons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre fœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire eft un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'eft tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un eft vafte & profond : la tonne de Cîteaux
N'eft qu'une pinte auprès ; mais il eft plein de lie.
Il produit la difcorde & les foupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la fecrète antipathie.
C'eft celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux :

Et ce tonneau fatal empoifonne la vie.
L'autre tonneau, ma fœur, eft celui de l'amour:
Il eft petit..... petit..... on en eft fort avare;
De tous les vins qu'on boit c'eft, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas befoin;
J'idolâtrais fans lui mon amant & mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funefte foin!

LE PERE *de Glycère.*

D'où fais-tu tout cela!

PRESTINE.

La fervante du temple
Eft une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La fervante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle hiftoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à fes côtés:
De là venaient nos biens & nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre.....

PRESTINE.

Eh! lifez moins, mon père,
Et laiffez-moi parler..... Dès que j'ai fu le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vîte en fecret

Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre : il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré ;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître ;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCENE IV & dernière.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds & de honte & d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'alégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur..... Mon fils.... Mon amant.... Ma maîtresse.
Aimons-nous, bénissons les Dieux :
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde ;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau ;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

Fin du troisième & dernier Acte.

TANIS ET ZELIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS,

TRAGÉDIE,

Pour être mise en musique.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des Mages si puissans, qu'ils disposaient de la vie des Rois. C'est une opinion reçue que ces Mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature, & par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les Pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces Mages dominaient, & qu'enfin les Pasteurs régnèrent en Egypte.

Cet établissement des Rois Pasteurs, les prodiges des Mages confondus, leur pouvoir anéanti, & le commencement du culte d'*Osiris* & d'*Isis* sont le fondement de cet Ouvrage.

PERSONNAGES.

ZELIDE, fille d'un Roi de Memphis.

TANIS, } Bergers.
CLEOFIS, } Bergers.

PANOPE, Confidente de *Zélide.*

OTOES, Chef des Mages de Memphis.

PHANOR, Guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS & OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHŒURS.



LES ROIS PASTEURS,

TRAGÉDIE-OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

DIEUX bienfaisans, qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppreſſeurs !
Les Mages de Memphis me pourſuivent encore,
Et de ſimples Bergers ſont mes ſeuls défenſeurs.
C'eſt ici que Tanis a repouſſé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaiſirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de ſon courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZELIDE.

A mon père attaché,
Il a ſuivi mon ſort : je connais ſa vaillance.

PANOPE.

Ah, que vous le voyez avec indifférence !

ZELIDE.

Il a fait ſon devoir : mon cœur en eſt touché.

PANOPE.

Des Mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les Rois,
Depuis qu'ils ont verſé le ſang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime : il eſpère
Vous mériter par ſes exploits.

ZELIDE.

Malgré tous ſes efforts, errante, pourſuivie,
Je périſſais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber ſous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis eſt grand à mes yeux !

PANOPE.

L'eſtime & la reconnaiſſance
Sont le juſte prix des bienfaits ;
Mais de ſimples Bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône eſt tombé, vous n'avez plus d'amis.
Quelle eſt encor votre eſpérance ?

ZELIDE.

Au ſeul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'eſpère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS *armés de lances entrent avec les Bergères qui portent des houlettes & des inſtrumens de muſique champêtre.*

CHŒUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez ſur nos rivages;
Connaiſſez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les Cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat & ſans envie,
Satisfaits de notre ſort,
Nous jouiſſons de la vie;
Nous ne craignons point la mort.
L'innocence & le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire & l'avantage
De ce fortuné ſéjour.

(*Danſes.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre:

Nous ſavons combattre,
Nous ſavons aimer.

CHŒUR.

Demeurez, régnez ſur ces rivages;
Connaiſſez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les Cours.

ZELIDE.

Paſteurs, heureux Paſteurs! auſſi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos Pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déſerts!
Que ce ſéjour me plaît! que Memphis eſt ſauvage!
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté,
Près des murs de Memphis, & près de l'eſclavage
Conſerver votre liberté?
Comment avez-vous pu vivre toujours ſans maîtres,
Dans ces paiſibles lieux?

LES BERGERS.

Nous avons conſervé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, & nous aimons nos Dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô ciel! dans la ſimple innocence!
Reſpectables mortels! ciel heureux! jours ſereins!

LES BERGERS.

C'eſt ainſi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puiſſance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuſé égalité

Tanis a ſur nos cœurs la douce autorité
Que ſes vertus & ſa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHŒUR.

TANIS.

Est-il poſſible, ô Dieux! Phanor oſe entreprendre
D'expoſer vos beaux jours à nos fiers ennemis!
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis?
Quel ſort y pouvez-vous attendre?
Nos campagnes, nos bois & nos cœurs ſont à vous.
Faudra-t-il qu'un Peuple perfide,
Que de Mages ſanglans une Cour homicide
L'emportent ſur des biens ſi doux?

ZELIDE.

Quoi! Phanor après ſa défaite
Aux rivages du Nil oſe-t-il retourner?
Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils ſont menacés.
Nous déteſtons l'horrible guerre;
Mais vous changez nos lois dès que vous paraiſſez.
Au bout de l'univers je ſuis prêt à vous ſuivre.
C'était peu de vous ſecourir;

C'eſt pour vous qu'il eſt doux de vivre,
Et c'eſt en vous vengeant qu'il eſt doux de mourir.

SCENE IV.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHŒUR, Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, & penſe nous ſurprendre.
C'eſt à vous de me ſeconder,
Tanis, & vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos paſſages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas beſoin de votre ordre ſuprême ;
Vous nous avez vu dans ces lieux
Délivrer la Princeſſe, & vous ſauver vous-même,
Et nous ne connaiſſons de maître que ſes yeux.

PHANOR.

Je commande en ſon nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle & nos exploits ;
Ceſſez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Mépriſe & dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez : quel tranſport à mes yeux vous diviſe ;
Ma fortune vous eſt ſoumiſe :
Tout eſt perdu pour moi, ſi vous n'êtes unis.

TANIS.

C'eſt aſſez ; pardonnez : je vole, & j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE PHANOR.

PHANOR.

NON, je ne puis ſouffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La ſeule égalité m'offenſe.
L'injurieuſe préférence
Eſt un affront trop odieux.

ZELIDE.

Il combat pour vous-même : eſt-ce à vous de vous plaindre ?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont ſervis.

PHANOR.

Pourſuivez, achevez, ingrate,
Faites tomber ſur moi notre commun malheur,
Elevez juſqu'à vous un barbare, un Paſteur.

Oubliez...

ZELIDE.

Osez-vous ? ...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;
Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux & dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZELIDE.

Si l'égaler à vous c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHŒURS DES PASTEURS, *derrière la scène.*

Aux armes, aux armes :
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Hé bien, je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort, & j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes :
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.

(*Il sort.*)

LE CHŒUR.

Aux armes, aux armes :
Marchons, ſignalons-nous.

SCENE VI.

ZELIDE *ſeule.*

AH! je mérite ſa colère.
Je n'oſais m'avouer mes ſecrets ſentimens ;
Je vois par ſes emportemens
Combien Tanis à ſu me plaire ;
Je ſens combien je l'aime à ſon nouveau danger
Je brûle de le partager.
Que de vertu! que de vaillance!
Dieu! pour ſa récompenſe
Eſt-ce trop que mon cœur?
Faut-il que ma gloire s'offenſe
D'une ſi juſte ardeur?
Non, pour ſa récompenſe
Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRÊTRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS, CŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

LE CŒUR DES BERGERS.

VICTOIRE, victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CŒUR DES BERGERES.

Périsse leur mémoire!
Plaisirs, ne soyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe, victoire.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers Dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables Mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance;
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHŒUR

CHŒUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux:
Quels autres biens demandez-vous aux Dieux?

CHŒUR DE BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGERE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos Pasteurs.
C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHŒUR DES BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

(*Danses.*)

UNE BERGERE.

De Vénus oiseaux charmans,
Vous n'êtes pas si fidelles.
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchans.
L'aigle impétueux & rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des Dieux.

LE CHŒUR DES BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Venez, Bergers, il en est temps:
Consacrez à nos Dieux les nobles monumens

De la valeur & de la gloire.

LE CHŒUR.

Triomphe, victoire.

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

Quoi ! vous ne ſuivez point leurs pas ?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma ſecrète flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor ?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, & tout me fait trembler.
Mes yeux ſont éblouis : j'héſite, je chancelle ;
Mon cœur parle à ſes yeux, ma voix n'oſe parler.
Je nourris en ſecret le feu qui me dévore ;
Et lorſque le ſommeil vient calmer ma douleur,
Les Dieux la redoublent encore.
Oſiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le ſein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;

Neptune ſoulève ſon onde ;
Les noirs abymes ſont ouverts.
u'ai-je donc fait aux Dieux ? quelle menace horrible!

CLEOFIS.

ſiris vous protège : il a conduit vos pas.
C'eſt lui qui vous rend invincible ;
vous avertiſſait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Oſiris, tu connais comme on aime.
Iſis au céleſte ſéjour,
La ſeule Iſis fait ton bonheur ſuprême.
Dieux qui ſavez aimer, favoriſez l'amour!
Pendant que Tanis fait cette prière aux Dieux, Iſis & Oſiris deſcendent dans un nuage brillant.)

SCENE III.

SIS & OSIRIS *dans le nuage*, TANIS, CLEOFIS.

ISIS & OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les Mages donnent la loi :
Soutiens le ſort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas ſans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je ſens mon ame atteinte !

CLEOFIS.

De quelle horreur je ſuis ſurpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, & voir la mort ſans crainte ;
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Oſiris ;
Mais pour mes tendres feux, quel funeſte préſage !
Quel oracle pour un amant !
O Dieux, dont Zélide eſt l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

Princesse, dans mes yeux vous liſez mon offenſe ;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleſte vengeance ;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels deſſeins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenſeur.

S'il eſt un crime au fond de votre cœur,
Je ſens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un Berger vous adore, & vous lui pardonnez!
Ah! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, & leur empire.
Mon orgueil me trompait, j'écoutai trop ſa voix.
Cet orgueil s'abaiſſe; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A ſentir qu'entre nous il eſt trop de diſtance.

ZELIDE.

Il n'en eſt point, Tanis, & s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait diſparaître.
Ce n'eſt pas des grandeurs où les Dieux m'ont fait naître
Que mon cœur eſt le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfere
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Eſt le plus brillant des deſtins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que ſa juſtice
Penſait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici ſon oracle ſuprême;
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injuftice!
Ah! que plutôt Memphis périffe!
Evitons ces murs odieux,
Evitons cette ville impie & meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux;
Vos lois feront mes lois, vos Dieux feront mes Dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière :
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS ET ZELIDE.

Ofiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Ifis, & toujours amoureux,
Nous ferons fidelles, heureux,
Dans cet obfcur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR,

PHANOR.

ZELIDE inhumaine, cruelle!
C'eft ainfi que je fuis trahi!
J'avais tout fait pour vous; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un Pafteur un vil amour vous range!
Ah! fi vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger? & de qui?

ZELIDE.

Calmez ce vain courroux :
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
.tes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
ardonnez à l'amour : il règne avec caprice ;
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des Bergers & des Rois.
'n Berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

h ! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémissez du tourment qui m'accable ;
Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asyle où l'on trahit ma foi
e vous défendra pas de ma rage inflexible.
ous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
omme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

'ous pouvez l'éprouver, & dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur ?
 est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

'en est trop, & mon bras.....

ZELIDE *l'arrêtant*

Barbare que vous êtes,

Percez plutôt ce cœur plein de trouble & d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ſes fureurs indiſcrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui !

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHŒUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, ſuſpendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La diſcorde & la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE.

Phanor, connaiſſez l'injuſtice
D'un amour barbare & jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périſſe :
Je ſuis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHŒUR DE BERGERS.

LE CHŒUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpectez ce beau ſéjour ;

Qu'il ſoit à jamais paiſible.

TANIS.

Laiſſez mon rival furieux
Exhaler en vain ſa rage;
Zélide eſt mon partage :
J'aurai pour moi tous les Dieux.

LE CHŒUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpectez ce beau ſéjour;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre repréſente le Temple d'Iſis & d'Oſiris. Les ſtatues de ces Dieux ſont ſur l'Autel : elles ſe donnent la main pour marquer l'union de ces deux Divinités.)

SCENE PREMIERE.

TANIS *ſeul.*

TEMPLE d'Iſis, où règne la nature,
Beaux lieux ſans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur auſſi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont ſéduit la belle Zélide.
Zélide eſt ſemblable à nos Dieux.
Comme eux, ſa bonté préfere
Le cœur le plus ſincère :
Le reſte des mortels eſt égal à ſes yeux.
Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.
Temple d'Iſis, où règne la nature,
Beaux lieux ſans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur auſſi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHŒUR DES BERGERS.

LE CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante :
Que ces momens sont lents à mon cœur agité !

LE CHŒUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante :
Zélide est comme nous, elle est simple & constante,
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage, orné par ses appas,
La pompe de l'hymen, & son bonheur s'apprête ;
Nos Bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.
Phanor avec les siens a quitté nos asyles ;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, & les Dieux & la paix
Nous assurent des jours tranquilles.

(*Danses.*)

Dans ce fortuné séjour,

Les timbales & les muſettes,
Les ſceptres des Rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, ſelon l'uſage établi parmi nous,
Les Paſteurs conſacrés aux Dieux de nos ancêtres,
Au ſon de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à ſon heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'eſt l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres ſont tracés ſur de jeunes ormeaux:
Le temps les verra croître, & les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.
Ces gazons ſont plus verds, une grâce nouvelle
Anime le chant des oiſeaux.
Viens, vole, cher objet, c'eſt l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS ET LE CHŒUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLEOFIS.

Des Soldats de Memphis, & ton rival jaloux....
Ceux qui n'auraient oſé combatrre contre nous....

TANIS.

TANIS.

Hé bien?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre ſimple innocence!
Ils t'enlèvent Zélide!

TANIS.

O fureur! ô vengeance!

LE CHŒUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux!

TANIS.

Courons, amis, puniſſons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaiſſeau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des ſermens nous demeurions tranquilles:
C'eſt la première fois qu'ils ont été trahis!
Dans le ſein de ces doux aſyles,
Elle invoquait les Dieux, elle appelait Tanis:
Nous ne répondions à ſes cris
Que par des ſanglots inutiles.

TANIS.

Grands Dieux! voilà les maux que vous m'aviez promis!
Je les verrai ces murs malheureux & coupables,
Ces implacables Dieux, ces Mages inhumains,
Ces Mages affreux dont les mains
Verſent le ſang des miſérables.
Amis, c'eſt là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter: on oſe vous trahir.
Détruiſons cette ville impie.
Amis, c'eſt à votre valeur

De punir cette perfidie ;
Amis, c'eſt à votre valeur
De ſervir ma juſte fureur.

LE CHŒUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons ſous ſon étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence ;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inacceſſible,
Et Memphis à nos yeux eſt un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impoſſible ;
Tous les chemins lui ſont ouverts :
Il traverſe la terre & l'onde ;
Il pénètre au ſein des enfers ;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les tranſports de mon cœur outragé.
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.
Que vois-je ? quel heureux préſage ?
Nos Dieux tournent ſur moi les plus tendres regards !
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je ſuis l'amour, & vous : tout m'anime, je pars.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

(Le Théâtre repréſente le Temple des Mages de Memphis. On voit à droite & à gauche des pyramides & des obéliſques : les chapiteaux des colonnes du Temple ſont chargés des repréſentations de tous les monſtres de l'Égypte.)

SCENE PREMIERE.

OTOES Chef des Mages, CHŒUR des Mages.

OTOES.

MINISTRES de mes lois, que ma vengeance anime,
Phanor a réparé ſon crime.
Puiſſe du ſang des Rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, & que l'autel opprime,
Tomber anéanti !
Conſultons de notre art les ſecrets formidables :
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un ſacrilège orgueil anima contre nous.

CHŒUR DES MAGES.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance !
Fais trembler les faibles humains.

OTOES.

Que nos ſecrets impénétrables
D'une profonde nuit ſoient à jamais voilés :
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſont vénérables
A nos eſclaves aveuglés.

LE CHŒUR.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance !
Fais trembler les faibles humains.

OTOES.

Commençons nos myſtères ſombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du deſtin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(*On peut exprimer par une danſe figurée la ſombre horreur de ces myſtères.*)

Que vois-je ? quel danger! quelle horreur nous menace !
Un Berger, un ſimple Berger,
Des Rois que j'ai détruits vient rétablir la race !
Il dreſſe un autel étranger!....
Un Dieu vengeur l'amène !.. Un Dieu vengeur nous chaſſe!

CHŒUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace !

OTOES.

Otons toute eſpérance aux vils ſéditieux.
Du ſang des Rois, de ce ſang ſi funeſte
Zélide eſt le ſeul reſte ;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHŒUR.

Soyons inexorables ;
N'épargnons pas le ſang ;
Que la beauté, l'âge & le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOES.

Qu'on amène Zélide : il faut tout préparer
Pour ce terrible ſacrifice.

SCENE II.

OTOES, LES MAGES, PHANOR & ſa Suite.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon ſervice ;
Vous me l'avez promis, & je dois l'eſpérer.
Je ramène les miens ſous votre obéiſſance ;
Zélide eſt en mes mains, nos troubles ſont finis,
Et Zélide eſt l'unique prix
Que je veux pour ma récompenſe.

OTOES.

Qu'oſez-vous demander ?

PHANOR.

Aux pieds de vos autels
C'eſt à vous de former cette auguſte alliance.

OTOES.

Venez la diſputer à nos Dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ! je tremble, je friſſonne.

OTOES.

Après vos complots criminels,
C'eſt beaucoup, ſi l'on vous pardonne.
(*Il rentre dans le temple avec les Mages.*)

SCENE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O CRIME! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare!
C'eſt moi, c'eſt mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.
Vengez-moi, vengez-vous: prévenez le ſupplice
Qui nous eſt à tous deſtiné.
Qu'attendez-vous de leur juſtice?
Ces monſtres teints de ſang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux ſe découvre!
Zélide dans les fers! un glaive ſur l'autel!
(*Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple; il continue.*)
Raſſemblons nos amis, ſecondez mon courage,
Partagez ma honte & ma rage;
Suivez mon déſeſpoir mortel.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

Achevez, monftres inflexibles :
Frappez, Miniftre cruel ;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos facrilèges horribles.
Qu'eft devenu Tanis ? Ciel ! qu'eft-ce que je voi ?

SCENE V.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'Autel.*

Arrêtez, arrêtez, Miniftres du carnage :
De ce temple fanglant j'apprends quelle eft la loi.
La mort doit être mon partage ;
Zélide a mon cœur & ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Refpectez l'amour qui m'anime ;
Que tous vos coups tombent fur moi.

ZELIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !
Tanis pour moi fe facrifie !
(*A Tanis.*)
Voici le feul moment de ma funefte vie
Où je puis défirer de n'être point à toi.

(*Aux Mages.*)

Il n'eſt point mon époux : c'eſt en vain qu'il réclame
Des droits ſi chers, un nom ſi doux.

TANIS.

Ah ! ne trahiſſez pas mon eſpoir & ma flamme :
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZELIDE ET TANIS *enſemble.*

Sauvez la moitié de moi-même ;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime :
C'eſt à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOES, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOES.

NOTRE indigne ennemi lui-même ſe déclare ;
C'eſt lui qu'ont amené les Dieux & les enfers.

TANIS.

Je ſuis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOES.

Qu'on le charge de fers ;
Commençons par ce ſacrifice.
Téméraire, tu périras ;
Mais ton juſte ſupplice
Ne la ſauvera pas.
Prenez ce fer ſacré. Dieux ! Quel affreux prodige !
Ce fer tombe en éclats.... ces murs ſont teints de ſang !....
Ton Dieu m'impoſe en vain par ce nouveau preſtige ;
Il reſte encor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un Dieu prend ſa défenſe.

PHANOR *à ſa ſuite, arrivant ſur la ſcène.*

Amis, ſuivez mes pas, & vengeons l'innocence.

OTOES, *aux Mages.*

Soldats qui me ſervez, terraſſez l'inſolence.
Vous, gardez ces deux criminels ;
Vous, marchez, combattez, & vengez les autels.
(*Les combattans entrent dans le temple, qui ſe referme.*)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O PRODIGE inutile ! ô douloureuſes peines !
Phanor combat pour vous, & je ſuis dans les chaînes !
Tous les miens m'ont ſuivi, mais leurs ſecours ſont lents ;
Je n'ai pour vous que des vœux impuiſſans.

CHŒUR, *derrière la ſcène.*

Cédez, tombez, mourez, ſacrilèges coupables :
Nos traits ſont inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans ?

TANIS.

Quel ſon harmonieux ſe mêle au bruit des armes !
Quel mélange inouï de douceurs & d'alarmes !

(*On entend une ſymphonie douce.*)

CHŒUR, *derrière la ſcène.*

Des Dieux équitables
Prennent ſoin de vos beaux jours ;

Des Dieux favorables
Protègent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos Dieux ſecourables ;
Ces Dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHŒUR *des combattans.*

Tombez, tyrans ; mourez, coupables ;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis !

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes Dieux ont parlé, j'eſpère en leur clémence ;
J'en crois leurs bienfaits & mon cœur.
Ils ont conduit mes pas dans ce ſéjour d'horreur.
Ils font éclater leur puiſſance ;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE ET TANIS.

Dieux bienfaiſans, achevez votre ouvrage ;
Délivrez l'innocent qui n'eſpère qu'en vous.
Lancez vos traits, écraſez ſous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(*Les Gardes emmènent Zélide & Tanis.*)

ZELIDE.

On vous redoute encore, on nous ſépare, hélas !
La mort approche, on nous ſépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui ſe déclare.
C'eſt à nous d'eſpérer juſqu'au ſein du trépas.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

La mort en ces lieux nous raſſemble ;
.e ſacrifice eſt prêt ; nous périrons enſemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans ſont vainqueurs :
. peine on voit de loin paraître nos Paſteurs,
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

. méritait la mort ; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes ſeul & déſarmé,
Et votre cœur eſt ſans alarmes !

TANIS.

Je vous aime, je ſuis aimé :
L'amour & les Dieux ſont mes armes.

ZELIDE.

anis ! mon cher Tanis, ſans vous, ſans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.

Mais ces Mages ſanglans ſont maîtres de vos jours ;
Nous ſommes enchaînés : vous êtes ſans ſecours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber : tout va changer de face.

ZELIDE.

Quoi ! les Dieux à ce point voudraient nous protéger !
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi, fuir ? quand je puis vous venger !

ZELIDE.

N'abuſez point de la faveur céleſte ;
Dérobez-vous à ces Mages ſanglans :
Tout l'enfer eſt ſoumis à leur pouvoir funeſte ;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZELIDE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends !

TANIS.

D'Iſis & d'Oſiris les deſtins m'ont fait naître.

ZELIDE.

Ah ! vous êtes du ſang des Dieux !
Vous ſavez aſſez qu'à mes yeux
Vous ſeul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups :
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.
Lorſque ces tyrans ſanguinaires
Nous ſéparaient par un barbare effort,

J'ai revu mes Dieux tutélaires ;
s m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon ſort ;
s ont mis dans mes mains le tonnerre & la mort.
ous allez remonter au rang de vos ancêtres ;
Egypte va changer & de Dieux & de Maîtres.

ZELIDE.

n ſi grand changement eſt digne de vos mains.
ais je vois avancer ces Mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime, & je crains.....

TANIS.

s trembleront bientôt, ces tyrans ſi terribles.

SCENE II.

ANIS, ZELIDE, OTOES, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOES.

PEUPLES, proſternez-vous : terre entière adorez
es éternels arrêts de nos Dieux redoutables.
Monſtres de l'Egypte, accourez :
Connaiſſez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Oſiris, mon père, frappez ;
ancez du haut des cieux vos traits inévitables.

(Des flèches lancées par des mains inviſibles percent les monſtres qui ſe ſont répandus ſur la ſcène.)

LES MAGES.

O ciel ! ſe peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOES.

Art terrible & divin ; déployez vos prodiges ;
Confondez ces nouveaux preſtiges !
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes !

(On voit s'élever des tourbillons de flammes.)

TANIS.

Cieux, à ma voix ſoyez ouverts !
Torrens ſuſpendus dans les airs,
Venez, & détruiſez ces flammes impuiſſantes !

(Des caſcades d'eau ſortent des obéliſques du temple, & éteignent les flammes.)

CHŒUR DU PEUPLE.

O ciel ! dans ce combat quel Dieu ſera vainqueur !

OTOES.

Vous oſez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde & décide en ma faveur !
Eclairs, brillez ſeuls ſur la terre !
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur !

TANIS.

Les Dieux t'ont exaucé, mais c'eſt pour ton ſupplice;
Voici l'inſtant de leur juſtice :
L'enfer va ſuccomber, & ton pouvoir finit.
Le ciel s'eſt enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'eſt ta voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHŒUR DU PEUPLE.

…! les Dieux de Tanis sont nos Dieux légitimes.

Le tonnerre tombe ; l'autel & les Mages sont renversés.)

TANIS.

Autels sanglans, Prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, soyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare, dont vous sortez.

SCENE III & dernière.

Les Acteurs précédens, LES BERGERS.

TANIS, *aux Bergers qui paraissent armés sur la scène.*

Vous, qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs & vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside ;
Il n'appartient qu'aux Dieux de rétablir les Rois.
Sur ces débris sanglans, sur ces vastes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(*Danses.*)

LE CHŒUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des Rois, enfant des Dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre ;

Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'amour.

(*Danses.*)

LE CHŒUR *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des Rois, enfant des Dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

Fin du cinquième & dernier Acte.

JULES CESAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEAR.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

On a cru devoir joindre au Théâtre les deux Pièces [s]uivantes, quoiqu'elles ne ſoient que de ſimples traduc[ti]ons.

On pourra comparer la Mort de Céſar de *Shakeſpear* [a]vec la Tragédie de M. de *Voltaire*, & juger ſi l'art [tr]agique a fait, ou non, des progrès depuis le ſiècle [d]'*Eliſabeth*. On verra auſſi ce que l'un & l'autre ont cru [d]evoir emprunter de *Plutarque*, & ſi M. de *Voltaire* doit [a]utant à *Shakeſpear* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius Eſpagnol ſuffit pour donner une idée de la [d]ifférence qui exiſte entre le Théâtre Eſpagnol & celui de [S]*hakeſpear*. C'eſt la même irrégularité, le même mélange [d]es ſituations & des bouffonneries les plus groſſières; [m]ais il y a plus de paſſion dans le Théâtre Anglais, & [p]lus de grandeur dans celui des Eſpagnols; plus d'extra[v]agances dans *Caldéron* & *Vega*, plus d'horreurs dégoû[t]antes dans *Shakeſpear*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières [a]nnées de ſa vie, contre la manie de quelques gens de

lettres qui ayant appris de lui à connaître les beautés ces Théâtres groſſiers, ont cru devoir y louer preſq tout, & ont imaginé une nouvelle poëtique, qui, s'i avaient pu être écoutés, aurait abſolument replong l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* & *hakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière ifférente qu'ils emploient l'un & l'autre dans les ſujets ui peuvent avoir quelque reſſemblance ; j'ai choiſi les remiers actes de la mort de Céſar, où l'on voit une onſpiration comme dans Cinna, & dans leſquels il ne 'agit que d'une conſpiration juſqu'à la fin du troiſième cte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le yle & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le yle & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de outes les Nations de prononcer entre l'un & l'autre. Un rançais & un Anglais ſeraient peut-être ſuſpects de uelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a llu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce ui eſt en proſe dans la Tragédie de *Shakeſpear* ; on a endu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque oujours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas, eſt raduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché e s'élever avec l'Auteur quand il s'élève ; & lorſqu'il

eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus n moins que lui.

On peut traduire un Poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le Poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore ; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés, ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du Maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la Pièce vient avertir le Sénateur *Brabantio* que le Maure a enlevé ſa fille. L'Auteur Français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

« Je dis, Monſieur, que vous êtes trahi, & que le » Maure eſt actuellement poſſeſſeur des charmes de votre » fille. »

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais :

« Tête & sang, Monsieur, vous êtes un de ceux qui » ne serviraient pas Dieu, si le diable vous le comman- » dait ; parce que nous venons vous rendre service, vous » nous traitez de rufiens. Vous avez une fille couverte » par un cheval de Barbarie ; vous aurez des petits-fils » qui henniront, des chevaux de course pour cousins » germains, & des chevaux de manège pour beaux-frères

LE SENATEUR.

» Qui es-tu, misérable profane ?

YAGO.

» Je suis, Monsieur, un homme qui viens vous dire que » le Maure & votre fille font maintenant la bête à deux » dos.

LE SENATEUR.

»Tu es un coquin, &c. »

Je ne dis pas que le Traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakespear*, & qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet Auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous

en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le Jules Céſar Français, qui ſe trouvent dans le Céſar Anglais. La traduction qu'on donne ici de ce Céſar, eſt la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un Poëte ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire, mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter ; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des Tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre Théâtre, la Tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE (a).

FLAVIUS.

HORS d'ici; à la maison; retournez chez vous, fainéans; eſt-ce aujourd'hui jour de fête? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des Ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable ſans les marques de votre profeſſion (b)? Parle, toi, quel eſt ton métier?

(a) Il y a trente-huit Acteurs dans cette Pièce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatrième & le cinquième ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de Peuple eſt ſur le Théâtre. Deux Tribuns, *Marullus* & *Flavius*, leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

(b) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, Monſieur, je ſuis Charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir? où eſt ta règle? pourc portes-tu ton bel habit? (*En s'adreſſant à un autre.*) toi, de quel métier es-tu?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité..... pour ce qui regarde les bons Ouvriers, je ſuis..... comme qui dirait, un Savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel eſt ton métier, te dis-je? répon poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monſieur? mais j'eſpère que je pe l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, Monſieu raccommodeur d'ames (*c*).

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vila ſalope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; j pourrais vous raccommoder.

(*c*) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être Comédien, qu'il fallait plaire au Peuple, que le Peuple, plus riche en Angleterre qu'ailleurs, fréquente les Spectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire r là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah! tu es donc en effet Savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, Monſieur, je vis de mon alène; je ne me êle point des affaires des autres Marchands, ni de celles es femmes; je ſuis un Chirurgien de vieux ſouliers; ɔrſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi s-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh, Monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monſieur, eſt que nous nous faiſons une fête de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*Il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles ſont ſes conquêtes?
Quels Rois par lui vaincus, enchaînés à ſon char,
Apportent des tributs aux Souverains du monde?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée & toutes ſes vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits & ſur les cheminées,
Tenant des jonrs entiers vos enfans dans vos bras,

Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent Rois vaincus au pied du Capitole ?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux! vous aſſemble aujourd'hui
Quoi, vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang!
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des Dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude (*d*).

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout:
Pleurez aux bords du Tibre, & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.

(*Le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le Capitole, & moi par ce chemin.
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des Lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funeſtes.
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

(*d*) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des Lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURINA femme de César; PORCIA femme de Brutus; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un Astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CESAR.

Ecoutez, Calphurnia.

CASCA (*e*).

Paix, Messieurs, holà, César parle.

CESAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! Milord.

CESAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.

(*e*) *Shakespear* fait de *Casca*, Sénateur, une espèce de bouffon.

Nos aïeux nous ont dit qu'en cette courfe fainte,
C'eft ainfi qu'on guérit de la ftérilité.

ANTOINE.

C'eft affez, Céfar parle, on obéit foudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE, *avec une voix grêle.*

Céfar!

CESAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix plus claire que de la mufique, qui frédonnait Céfar. Parle, qui que tu fois, parle; Céfar fe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céfar, prends garde aux ides de mars (*f*).

CESAR.

Quel homme eft-ce cela?

BRUTUS.

C'eft un Aftrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

(*f*) Cette anecdote eft dans *Plutarque*, ainfi qu la plupart des incidens de la pièce. *Shakefpeare* l'avait donc lu: comment donc a-t-il pu avilir la majefté de l'hiftoire Romaine, jufqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des infenfés, des bouffons, des crocheteurs? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de fon temps.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon viſage.

CASCA, *à l'Aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure ? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.)

SCENE III.

BRUTUS & CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courſes des Lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux ; les goûts, l'eſprit d'Antoine
Ne ſont point faits pour moi ; courez, ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe,
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même:
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon. Que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées;
Tous diſent, en plaignant ce ſiècle infortuné,
Ah! ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe?

(g) Rien n'eſt plus naturel que le fond de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le ſont ſi peu? C'eſt que le goût n'était pas formé.

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion.
Suppoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne! tu le ſais, je ne ſuis point flatteur:
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens,
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.

(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le Peuple voudrait-il choiſir Céſar pour Roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi long-temps me tenir incertain?
Que ne t'explique-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe?
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin que ce cœur tout Romain,
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.

Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les lois d'un mortel mon égal.
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue & braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jeter dans le fleuve?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon courroux?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis: Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce ; & moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme eſt un Dieu parmi nous!
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce Dieu par haſard daigne le regarder!
(*h*) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne

(*h*) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui ; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands hommes de la république Romaine.

D'un grand accès de fièvre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme ;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre ;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius, *à boire* (*i*). Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible ; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux Romains !
Lui notre maître ! ô Dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe ; & nous petits humains,
Rampans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort :
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul, s'il rampe dans les fers.
Céſar ! Brutus ! eh bien ! quel eſt donc ce Céſar ?

(*i*) L'Acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien :
Prononcez-les, tous les deux ſont égaux dans la bouche :
Peſez-les, tous deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également (*k*).
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand. O ſiècle ! ô jours honteux !
O Rome ! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formas des Héros, & depuis le déluge
Aucun temps ne te vit ſans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit :*

Ah ! c'eſt aujourd'hui que Roum exiſte en effet ; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céſar (*l*).

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un Monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime.

(*k*) Ces idées ſont priſes des contes des Sorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fut devenue philoſophe, grâce aux *Bacon*, aux *Shafteſbury*, aux *Colin*, aux *Wholaſton*, aux *Dodwell*, aux *Midleton*, aux *Bolingbroke*, & à tant d'autres génies hardis.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *Roum* ; & *roum*, qui ſignifie place, ſe prononce auſſi *roum*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtyle de *Cinna* : mais chaque peuple & chaque ſiècle ont leur ſtyle, & leur ſorte d'éloquence.

Je

e vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour.
Jous en pourrons parler ; mais dans ces conjonctures,
e te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
'ai pesé tes discours, tout mon cœur s'en occupe ;
Jous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Être un vil Paysan, que d'être un Sénateur,
Un Citoyen Romain menacé d'esclavage.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ses Courtisans*, & BRUTUS *continue.*

CESAR est de retour : il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche ;
Il passe, il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses Courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand aux yeux de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques Sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CESAR, *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CESAR, *regardant Caſſius & Brutus, qui ſont ſur le devant.*

Puiſſé-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux,
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble Romain qui t'eſt fort attaché.

CESAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance.
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords.
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire,
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie.
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret
Qui malgré lui l'entraîne & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.

(*m*) Cela eſt encore tiré de *Plutarque.*

'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
e te dis après tout ce qu'on peut redouter,
on pas ce que je crains : je suis toujours moi-même.
asse à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(*César sort avec Antoine & sa suite.*)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Casca par la manche.*)

CASCA, *à Brutus.*

CESAR sort, & Brutus par la manche me tire :
Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! si je le savais, vous le demanderais-je ?

(*Cette scène est continuée en prose.*)

CASCA.

Oui-dà ! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main (*Il fait ici le geste qu'a fait César*). Alors le Peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raifon.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troifièm applaudiffement ?

CASCA.

Pour cette même raifon-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh par dieu ! & à chaque fois il l'a toujours doucemen refufée ; & à chaque figne qu'il faifait de n'en vouloi point, tous mes honnêtes voifins l'applaudiffaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ! Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y eft-il pris, cher Cafca ?

CASCA.

Je veux être pendu, fi je fais précifément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet (*n*) ; &, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a

---

(*n*) Les coronnets font de petites couronnes que les

ejeté ; mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu e prendre. On le lui a offert encore, il l'a rejeté encore ; nais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre es doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a ncore refusé ; & à ce dernier refus la canaille a poussé le si hauts cris, & a battu de ses vilaines mains avec ant de fracas, & a tant jeté en l'air ses sales bonnets, & a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé. Il s'est évanoui, il est tombé par terre ; & pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie, César s'est évanoui ?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché ; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable ; il est sujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut mal ; c'est vous &

Pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des Rois & des Reines, & dont les Pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespear* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble & si intéressant ; mais il s'agit de la populace de Rome, & *Shakespear* cherchait les suffrages de celle de Londres.

moi qui tombons ; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſomm en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par là ; mais je ſui ſûr que Jules Céſar eſt tombé, & regardez-moi comm un menteur, ſi tout ce Peuple en guenilles ne l'a pa claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait ou déplaiſait comme il fait les Comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge..... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée : Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont miſes à crier : Hélas! la bonne ame! Mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car, s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque choſe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne fais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu fe font regardés en fouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céfar de leurs ornemens, font réduits au filence. Adieu. Il y a eu encore bien d'autres fottifes, mais je ne m'en fouviens pas.

CASSIUS.

Cafca, veux-tu fouper avec moi ce foir?

CASCA.

Non, je fuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, fi je fuis en vie, fi tu ne changes pas d'avis, & fi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(*Le refte de cette fcène eft en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il eft devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneffe.

CASSIUS.

Il eft le même encor quand il faut accomplir

Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente & groſſière ;
C'eſt la ſauce, crois-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît. Ami, ſéparons-nous ;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRUTUS, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables.
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs Citoyens.
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar.

on joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

Bon ſoir, mon cher Caſca. César eſt-il chez lui?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens?
J'ai vu cent fois les vents & les fières tempêtes
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Élever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux;
Mais juſqu'à cettte nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainſi les flammes ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un efclave, je crois qu'il eft connu de vous,
A levé fa main gauche ; elle a flambé foudain,
Comme fi vingt flambeaux s'allumaient tous enfemble,
Sans que fa main brûlât, fans qu'il fentît les feux :
Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a paffé tout près du Capitole ;
Ses yeux étincelans fe font tournés fur moi ;
Il s'en va fièrement, fans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir fans brûler la ville épouvantée.
Le trifte & fombre oifeau qui préfide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouffé fes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel affemble fes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raifons,
Et de vouloir fonder les lois de la nature.
C'eft le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces évènemens paraiffent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun fuit fes penfées :
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Cafca, Céfar demain vient-il au Capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; fachez qu'Antoine de fa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auffi.

CICERON.

Bon foir donc, cher Cafca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(*Il fort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.

Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas :

Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des Dieux ?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier ! que ce feu du génie,

Qui luit chez les Romains, eſt éteint dans tes ſens !
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards & ce viſage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courroux veux-tu ſavoir la cauſe ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent ?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites ?
Tant de monſtres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore ;
Et ſi je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts ;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au Capitole ;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui de bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les Sénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de Roi ;

Et

ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
ı tous lieux, hors de Rome où déjà Céſar règne.

CASSIUS.

ınt que je porterai ce fer à mon côté,
aſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
ieux ! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs.
'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
i les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
i les Gardes armés, ni les chaînes de fer,
ien ne retient un bras que le courage anime ;
ien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
eut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

)ui, je m'en ſens capable ; oui, tout homme en ſes mains
'orte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

ɛt pourquoi donc Céſar nous peut-il opprimer ?
l n'eût jamais oſé régner ſur les Romains ;
l ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons (*o*).
l nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! & que d'ordure, ô ciel !
Notre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vais-je m'emporter ?

(*o*) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe ; ils n'ont point de proverbe, *qui ſe fait brebis, le loup le mange.*

Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre ?
Êtes-vous un esclave ? êtes-vous un Romain ?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca ; que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome:
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à présent dans cette horrible nuit
On ne peut se tenir ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans & terribles.

CASCA.

Arrrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami (*p*).

(*p*) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force & de beautés vraies.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca, je peux répondre de ſon zèle;
C'eſt un des Conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! ſi le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (q)
Sur la chaire où ſe ſied le Préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue

(q) Un papier du temps de *Céſar* n'eſt pas trop dans le *coſtume*; mais il n'y faut pas regarder de ſi près; il faut ſonger que *Shakeſpéar* n'avait point eu d'éducation, qu'il devoit tout à ſon ſeul génie.

De l'antique Brutus qui ſut punir les Rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA,

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire; il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera ponr vertu.
Son crédit dans l'Etat eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BBUTUS, & LUCIUS, *l'un de ses Domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

Oh, Lucius! holà! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, Milord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure, – oui, Rome enfin l'exige; –
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui,
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être Roi! – Mais quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui, le brillant soleil fait croître les serpens.

Penſons-y : nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſitôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi ! je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe..... on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui, s'il était couvé,
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déjà dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, Monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides (*a*) ?

(*a*) Ce ſont ces fameuſes ides de mars, 15 du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

LUCIUS.

Js n'en fais rien. Monfieur (*b*).

BRUTUS.

Prends le calendrier,

Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inftant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaifons
Font affez de clarté pour que je puiffe lire. (*Il lit.*)
« Tu dors, éveille-toi, Brutus, & fonge à Rome ;
» Tourne les yeux fut toi, tourne les yeux fur elle.
» Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir, Brutus ?
» Debout. Sers ton pays, parle, frappe, & nous venge. »
J'ai reçu quelquefois de femblables confeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je penfe à Rome affez. – Rome, – c'eft de tes rues
Que mon aïeul Brutus ofa chaffer Tarquin.
Tarquin ! c'était un Roi. – *Parle, frappe, & nous venge.*
Tu veux donc que je frappe ! – Oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'eft fort bien ; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caffius m'a parlé de Céfar,

(*b*) Il l'appelle tantôt *Milord*, tantôt Monfieur, *Sir.*

Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attèntat (*c*);
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère (*d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul?

LUCIUS.

Non, Monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs chapeaux (*e*) juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos Conjurés.
O conſpiration! quoi, dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

(*e*) *Hats*, chapeaux.

Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux*, TREBONIUS, *en ſe découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bon jour, Brutus ; parlez, ſommes-nous importuns ?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit ; non, vous ne pouvez l'être.
(*A part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi ?

CASSIUS.

Tous le ſont ; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment !
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien veuu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.

Celui-là c'eſt Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(*Il lui parle à l'oreille, & pendant ce temps-là les Conjurés ſe retirent un peu.*)

DECIUS.

L'orient eſt ici; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIUS.

Pardonnez, Monſieur, déjà quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés;
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourſe;
(*f*) Mais ſes traits à préſent frappent au Capitole.

(*f*) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons-là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits;
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie:
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause?
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement.
La vertu, mes amis, se fie à la vertu (*g*).
Les Prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Un Romain est bâtard, s'il manque à sa promesse.

(*g*) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses; mais toutes sont naturelles & fortes, sans épithètes & sans langueur.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le fonder ?
Je crois qu'avec vigueur il fera du parti.

CASCA.

Ah ! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faifons rien fans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, fes cheveux blancs fuffifent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par fa prudence.
Notre âge jeune encore & notre emportement
Trouveronr un appui dans fa grave vieilleffe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiffons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous fervirait mal.

CIMBER.

Céfar eft-il le feul que nous devions frapper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui furvive;
Il eft trop dangereux; vous favez fes mefures;
Il peut les pouffer loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir : que Céfar & lui meurent.

BRUTUS.

BRUTUS.

Cette (*h*) *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante ;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hâchons les membres ;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
(*i*) Ne soyons point Bouchers, mais Sacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'est l'esprit de César.
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah ! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps !
Hélas ! il faut qu'il meure.-- O généreux amis,
Frappons avec audace, & non pas avec rage ;
Faisons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, & non pas odieuse.
Nous serons médecins, & non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Antoine ;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César quand la tête est coupée.

(*h*) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des Lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table.*

(*i*) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. *Pope* & l'Évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

CASSIUS.

Cependant je le crains ; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas ! bon Caſſius, ne le redoute point ;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend ſonner l'horloge, ce n'eſt pas que les Romain eûſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déjà trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au Capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges ;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au Sénat,

DECIUS.

e crains rien, si telle est sa résolution,
: l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
parle volontiers de la chasse aux licornes;
dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrappe les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le loûrai surtout de haïr les flatteurs.
(k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au Capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA,

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

(k) L'évêque *Warburton* dans son commentaire sur *Shakespéar*, dit que cela est admirablement imaginé.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous ; ſongez à vos promeſſes ;
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(*l*) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins ;
Imitez les Acteurs du théâtre de Rome ;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

Eh, garçon ! – Lucius ! – Il dort profondément.
Ah ! de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRUTUS–Milord !

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin ?
Que voulez-vous ? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,

(*l*) On traduit exactement.

D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah, pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous ſoupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, penſif, & ſoupirant,
Je vous dis: Qu'avez-vous? Mais en croiſant les mains,
Vous fixâtes ſur moi des yeux ſombres & triſtes.
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'inſtance, & vous ſans dire un mot,
D'un revers de la main, ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que ſouvent les maris font ſentir à leus femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler,
Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal, c'eſt là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, & s'il ſe portait mal,
Il prendroit les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je; ma femme, allez-vous mettre au lit.

(*m*) C'eſt encore un des endroits qu'on admire, & qui ſont marqués avec des guillemets.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reſtaurer,
A l'air humide & froid vous marchez preſque nu,
Et vous ſortez du lit pour amaſſer un rhume!
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. – Si jadis ma beauté
Vous fit ſentir l'amour, & ſi notre hymenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raiſons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas beſoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que jé ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine, (*n*)

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme,
Femme tendre honorable, & plus chère à mon cœur
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton, pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux? (o)
Confiez-vous à moi, ſoyez sûr du ſecret.
J'ai déjà ſur moi-même eſſayé ma conſtance;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire!

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands Dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie,
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

(*o*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie*:

> Certes, vos ſentimens font aſſez reconnaître,
> Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
> Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
> Où vous êtez entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpéar* & *Corneille* aient eu la même idée.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS

LUCIUS *courant à la porte.*

Qui va-là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,

Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(*à Lucius.*)

Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contre-temps !

Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage ?

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets

Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,

Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,

Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome !

Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,

Qui comme un (*p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impoſſible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis ; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe ;
Mais viens, je le ferai ; tu parles, il ſuffit.

(*ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le Théâtre repréſente le palais de CESAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

La terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt ; venez, on l'aſſaſſine.

(*p*) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes ; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

Holà! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos Prêtres
De faire un facrifice, & tu viendras foudain
M'avertir du fuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIA.

Où voulez-vous aller? vous ne fortirez point,
Céfar, vous refterez ce jour à la maifon.

CESAR.

Non, non, je fortirai; tout ce qui me menace
(q) Ne s'eft jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIA.

Je n'affiftai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préfent. Les gens de la maifon
Difent que l'on a vu des chofes effroyables.
Une lionne a fait fes petits dans la rue;
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts font échappés;
Des bataillons armés, combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du fang fur le mont Tarpeïen;
Les airs ont retenti des cris des combattans;
Les chevaux henniffaient; les mourans foupiraient:
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens:

(q) Encore une fois la traduction eft fidelle.

Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CAPHURNIA.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des Princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domestique revient.*)

Que disent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour.
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons,
César serait lui même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je, & le danger (*r*) sait bien

(*r*) Traduit mot à mot.

Que César eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée ;
Je ſuis l'aîné ; je ſuis le plus vaillant des deux ;
Je ne ſortirai point !

CALPHURNIA.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au Sénat aſſemblé ;
Il dira que César eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites-moi cette grâce.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CESAR *à* DECIUS.

Ah! voilà Décius, il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant César ;
Je viens pour vous chercher, le Sénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les Sénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au Sénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)

Je

Je ne peux, (c'eft très-faux) je n'ofe (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIA.

Dites qu'il eft malade.

CESAR.

Eh quoi! Céfar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'ofer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz feulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand Céfar, dites-moi du moins quelque raifon;
Si je n'en difais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raifon, Décius, eft dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot fuffit pour le Sénat:
Mais Céfar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous fatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je fuis malgré moi-même
Retenu par ma femme: — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma ftatue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruiffeaux de pur fang.
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce fang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce fonge eft un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce fonge favorable:
C'eft une vifion très-belle & très-heureufe.
Tous ces ruiffeaux de fang fortans de la ftatue,
Ces Romains fe baignant dans ce fang précieux,

Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang & de nouveaux deſtins.

CESAR.

C'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DECIUS.

Vous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le Sénat va vous couronner Roi;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe mocquer de lui, Céſar que de lui dire :
» Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
» Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux. »
Ils diront tous, Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi.
L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au Sénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIA PUBLIUS.

CESAR.

AH! voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
quoi, Brutus aussi, vous venez si matin!
n jour, Casca, bon jour, Caïus Ligarius.
vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
ui ne vous a laissé que la peau sur les os.
uelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CESAR.

vous suis obligé de votre courtoisie.

(*Antoine entre, & César continue.*)

ntoine, dans les jeux passe toutes les nuits,
t le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

on jour, noble César.

CESAR.

Va, fais tout préparer:
On doit fort me blâmer de mettre fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du Sénat venez à ma maison:
Mettez-vous près de moi, pour que je m'en souvienne.

TREBONIUS. (*à part.*)

Je n'y manquerai pas.....Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble, (*s*)

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

Et puis en bons amis nous irons au Sénat.

BRUTUS *à part.*

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(Ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnia.

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente une rue près du Capitole. Un Devi nommé ARTEMIDORE *arrive en liſant un papie dans le fond du Théâtre.*

ARTEMIDORE *liſant.*

« CESAR, garde-toi de Brutus; prends garde à Caſ
» ſius; ne laiſſe point Caſca t'approcher; obſerve bie
» Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien Cimber
» Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius
» tous ces gens-là ſont animés du même eſprit, ils ſon
» aigris contre Céſar. Si tu n'es pas immortel, prends
» garde à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration. Qu
» les Dieux tout puiſſans te défendent!

Ton fidelle Artémidore.

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(Il ſort, & ſe met dans un coin.)

(Porcia arrive avec Lucius.)

PORCIA *à Lucius.*

arçon, cours au Sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

e voudrais que déjà tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance! ô courage! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi, tu reſtes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au Capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus ſe porte;
Il eſt ſorti malade... attends... obſerve bien —
Tout ce que Céſar fait, quels courtiſans l'entourent. —
Reſte un moment, garçon. Quel bruit; quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, Madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du Capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maiſon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au Capitole?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTEMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, Madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar?

ARTEMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bon jour, Madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les Sénateurs, Préteurs, courtiſans, demandeurs,

ſont une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*Il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre... Hélas! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus, ah, Brutus!
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée!
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vîte, & dis bien à Brutus.....
Que je ſuis très-joyeuſe, & revole me dire.....

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcia.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une rue qui mène au Capitole : le Capitole eſt ouvert. CESAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre Devin.*

CESAR *à l'autre Devin.*

Eh bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DECIUS *du côté oppoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière ;

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CESAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au Capitole.

POPILIUS *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius,
Puisse votre entreprise avoir un bon succès !

CASSIUS *étonné.*

Comment ! quelle entreprise ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de succès, & de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle : observons.

CASSIUS *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César fait tout, qu'allons-nous devenir ?
Cassius à César tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme :

Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme Céfar rit ; fon vifage eft le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah ! que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DECIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment,
Pour occuper Céfar, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eft donné, ferrons-nous près de lui.

CINNA *à Cafca.*

Souviens-toi de frapper, & de donner l'exemple.

CESAR *s'affied ici, & on fuppofe qu'ils font tous dans la falle du Sénat.*

Eh bien, tout eft-il prêt ? eft-il quelques abus
Que le Sénat & moi nous puiffions corriger ?

CIMBER *fe mettant à genoux devant Céfar.*

O très-grand, très-puiffant, très-redouté Céfar,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces profternemens,
Ces génuflexions, ces baffes flatteries,
Peuvent fur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des chofes
Dans l'efprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le fang de Céfar puiffe fe fondre ainfi.
Les prières, les cris, les vaines fimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un fot ;
Mais le cœur de Céfar réfifte à ces baffeffes.
Par un jufte décret ton frère eft exilé.

Flatte, prie à genoux, & lèche-moi les pieds ;
(*a*) Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie :
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César, César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir, si je vous ressemblais :
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, (*b*)
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.

(*a*) Traduit fidellement.

(*b*) Traduit avec la plus grande exactitude.

Telle eſt la terre entière ; on y voit des mortels
Tous de chair & de ſang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je peux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe ?

DECIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CESAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA, *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contre eux, il marche en chancelant, tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps, le frappe comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*

Et toi, Brutus, auſſi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS

CASSIUS.

lez à la tribune, & criez, liberté.

BRUTUS *aux Sénateurs & au Peuple qui arrivent.*

e vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.
:uple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

rutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

ù donc eſt Publius?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

oyons fermes, unis; les amis de Céſar
ſous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
h! c'eſt vous, Publius; allons, prenez courage,
oyez en ſureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous, la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les Conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine?

TREBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison: pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue;
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baissons-nous sur le corps de César;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude;(c)

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne serait

'rempons-y nos poignards, & marchons à la place ;
'à, brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.

(Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.)

Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière !

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſième & dernier Acte.

---

jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théâtre, ſi ce n'eſt dans les occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve tant qu'on peut cette attocité dégoûtante.

OBSERVATIONS

SUR LE

JULES CÉSAR

DE SHAKESPEAR.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre *Céſar*. On peut la comparer à celle de *Cinna* & d'*Emilie* contre *Auguſte*, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* & la délibération du second acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de *Céſar*. On apporte ſon corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à ſon tour ; il ſoulève le Peuple contre les Conjurés ; & le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes, comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps & de tous les lieux.

On voit enſuite *Antoine*, *Octave* & *Lépide* délibérer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. *Brutus* & *Caſſius* ſe querellent. *Brutus* reproche à *Caſſius* qu'il vend tout pour de l'argent, & qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de

hilippes se donne. *Cassius* & *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une Nation célèbre par son génie & par ses succès dans les arts & dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, & voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en Héros, quelquefois en Capitan de farce ; & de l'autre des Charpentiers, des Savetiers, & des Sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* & *de Caldéron* en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, à côté de l'Héraclius de *Corneille* ; on y verra le même génie que dans *Shakespear*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, & le même mélange du béguin de *Gilles*, & du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne & l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres Nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie Anglais & le génie Espagnol. Pourquoi donc ces deux Nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange ? Il faut qu'il y en ait une raison, & que cette raison soit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds

d'intérêt dans ces pièces si bizarres & si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespéar*, & j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le Tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers *Pompée*, & son attachement à *César*, vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; & malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier & barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; & *César*, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à *César*. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou de raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; & beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-cultivé, & le goût formé, comme les Italiens

ont eu au seizième siècle & les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, & pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la Cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV*.

Malheureusement *Lopez de Vega* & *Shakespéar* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé ; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs autres dramatiques en Espagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* & *Shakespéar* ; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces Nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, & le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux & adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres & de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie & Athalie.

Je nomme ici Iphigénie & Athalie, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite ; on l'excuse sans doute ; il était presque sans modèle & sans conseil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait sa langue, qui n'était pas per-

fectionnée encore ; il ne luttait pas assez contre les diff cultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les joug & qui forcent si souvent à ne point dire ce qu'on ve dire. Il était inégal comme *Shakespéar*, & plein de géni comme lui : mais le génie de *Corneille* était à celui d *Shakespéar*, ce qu'un Seigneur est à l'égard d'un homm du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

Fête repréſentée devant leurs Majeſtés, dans le ſallon royal du palais; par Dom Pédro Caldéron de la Barca.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

.L s'eſt élevé depuis long-temps une diſpute aſſez vive
our ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Cor-
eille*, ou celui de *Calderon;* n'ayant rien vu de ſatisfai-
nt dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait
enir d'Eſpagne l'Héraclius de *Calderon*, intitulé, *En
ſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſépa-
ément in-4° avant que le recueil de *Calderon* parût au
our. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le
ıvant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothé-
aire du Roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai
raduit cet ouvrage, & le lecteur attentif verra aiſément
uelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*,
x de celui de *Calderon ;* & il découvrira au premier coup
'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des Théâtres
'rançais & Anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus*
x de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il compa-
era de même le Théâtre Eſpagnol avec le Français. Si
près cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les
erſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LEONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois Ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, Reine de Sicile.

LISIPPO, Sorcier.

FREDERIC, Prince de Calabre.

LIBIA, fille du Sorcier.

LUQUET, Payſan gracieux ou bouffon.

SABANION, autre Bouffon, ou gracieux.

Muſiciens & Soldats.

LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout est vérité, & tout mensonge.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour & on sonne de la trompette; de l'autre on joue du luth & du théorbe; des Soldats s'avancent à droite, & PHOCAS paraît le dernier; des Dames s'avancent à gauche, & CINTIA, Reine de Sicile, paraît la dernière. Les Soldats crient : *Phocas vive;* PHOCAS répond : *Vive Cintia*, allons, Soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les Soldats & les Dames crient de toute leur force : *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner en l'honneur de *Cintia.* CINTIA ordonne à ses

muſiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la muſique chante ce couplet.

(a) *Sicile en cet heureux jour,*
Vois ce Héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

(*a*) Il y a dans l'original mot à mot:
Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Ceſar toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main: *Nous ſommes tous heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux.* Enſuite, cette belle Reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit: *C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi; il faut bien faire des complimens à un tyran.* La muſique recommence alors, & on répète que PHOCAS eſt venu en Sicile par un heureux haſard. L'Empereur PHOCAS prend alors la parole, & fait ce récit qui, comme on voit, eſt très-à-propos.

» Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudiſſemens, & je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile, comme vous ſavez; & quoique couronné

e tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir :s montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que ersonne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les trangers, surtout quand il revient dans son pays après ant d'années d'absence.

» Mais voyant que vous êtes politique & avisée, & [ue vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; & afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, & que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

» J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruyères m'ont donné la naissance, & que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu & la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de serpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; & dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta longtemps si j'étais homme ou bête, & résolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, & les armes des hommes

contre lesquels je combatis ; leurs corps me servirent d
viande, & leurs peaux de vêtemens.

» Comme je menais cette belle vie, je rencontrai un
troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se reti-
raient dans les épaisses forêts de ces montagnes, & qu
y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais
une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur Capi-
taine ; nous mîmes à contribution le plat pays ; mais
bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous
nous emparâmes de quelques villes bien peuplées ; mais
ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père
régnait alors en Sicile, & il était assez puissant pour me
résister ; parlons de l'Empereur Maurice qui régnait alors
à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce
qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint Em-
pire romain. Il ravagea toutes les compagnes, & il n'y
eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les
aigles de ses étendards.

» Votre père le Roi de Sicile, qui voyait l'orage ap-
procher de ses Etats, nous accorda un pardon général,
à nos voleurs & à moi : (ô sottes raisons d'Etat!) il eut
recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires,
& bientôt mon métier infame devint une occupation glo-
rieuse. Je combattis l'Empereur Maurice avec tant de
succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille.
Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent ;
son armée me nomma son Capitaine par terre & par mer :
alors je les menai à Constantinople, qui se mit en dé-
fense ; je mis le siège devant ses murs pendant cinq an-
nées, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers,

ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitans presque ensevelis sous leurs ruines, & demi-morts de faim, se soumirent à regret, & me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la séduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en appercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne assez rarement.

» Me voilà à présent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui est à présent Empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires ; l'une est la rancune, & l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

» Euxode qui était femme & amante de Maurice, & qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour, (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets,) fut surprise des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué son mari dans la bataille ; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nomme Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi, de la part de l'Empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, & si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on

ne le remît entre mes mains, on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

» Mais laissons cela, & passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange, & cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable, car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

» Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eriphile L'amour aurait juré qu'elle était Reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

» Quand j'eus vaincu & tué l'Empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du secours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les

mains de cet inconnu, mon chiffre gravé fur une lame d'or, dont je lui avais fait préfent.

» Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu difparut auffitôt emportant avec lui mon fils, & le figne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, fans qu'il nous ait été jamais poffible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiffé le temps de faire les recherches néceffaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient eft calme, ainfi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux fentimens de tendreffe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent; l'une eft celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

» Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périffe; j'ignore même encore fi cet enfant eft un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni foins, ni peines; je chercherai par toute l'ifle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jufqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes efpérances & mes craintes finiffent. »

CINTIA.

Si j'avais fu votre fecret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences poffibles; mais je vais vous feconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui fouhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à fes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique,

recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & ſonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos:

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix:

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire.
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*On entend ici une voix qui crie derrière le Théâtre,* Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants: quelle eſt cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ſes cris, Vive Phocas?

LIBIA *derrière le Théâtre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre; c'eſt une femme qui paraît belle; elle eſt toute troublée; elle deſcend de la montagne; elle court; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sureté, reprends tes esprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au Duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes, & des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre: il fait des prédictions, & j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe & ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie, pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui, étant sans écorce & sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face

en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien ; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes ? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme ; car si les tambours & la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faisons entendre encore nos instrumens.

(*La musique recommence, & on chante encore.*)

Sicile, en cet heureux jour,

Vois ce héros plein de gloire, &c.

(*Après cette reprise, l'Empereur Phocas, la Reine Cintia, & la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui est Astolphe lui-même, vient sur le Théâtre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, & que vous hasardiez ainsi votre vie & la mienne ?

LEONIDE.

Que voulez-vous ? cette musique m'a charmé ; je ne suis pas le maître de mes sens.

(*On entend le ſon des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi ; c'eſt un olcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printemps, les doux zéphirs, & le ruit des ruiſſeaux, s'accordent enſemble, & que les oſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bienvenue les roſes & des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hiver, les gémiſſemens de a croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chûte des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un temps ſerein; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS ET LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure, une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme eſt faite?

car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſe du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme ; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire ; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'appercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah ! Léonide, que tu penſes à merveille !

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages ; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable ; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort ; point de plaiſir ſans elle, point de douleur ſans elle auſſi : on a raiſon de la craindre, on a raiſon de l'eſtimer. Sage eſt qui s'y fie, & ſage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'alégreſſe & la triſteſſe ; elle bleſſe & elle guérit ; c'eſt de la thériaque & du poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y a rien de ſi bon quand

[q]uand elle eſt bonne, & rien de ſi mauvais quand elle [e]ſt mauvaiſe, &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, [p]ourquoi n'avez-vous pas permis que nous connuſſions [c]e bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous [e]n garantir ?

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Juſqu'à quand, notre père, [v]ous refuſerez-vous notre liberté ? & quand nous inſtrui[r]ez-vous qui vous êtes & qui nous ſommes ?

ASTOLPHE.

Ah, mes enfans! ſi je vous réponds, vous avancez [m]a mort. Vous demandez qui vous êtes; ſachez qu'il [e]ſt dangereux pour vous de ſortir d'ici. La raiſon qui [m]'a forcé à vous cacher votre ſort, c'eſt l'Empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette converſation eſt interrompue par un bruit de chaſſe. Héraclius & Léonide s'échappent, excités par la curioſité. Les deux payſans gracieux, c'eſt-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Aſtolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius ſortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois?

CINTIA.

Quel eſt cet objet?

HERACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltroi près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-irréſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous ?

CINTIA,

Je ſuis une femme & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi : j'ai vu le ciel; & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point

a brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HERACLIUS.

Je n'en fais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, & qui a fait tant de peur à une femme?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rlen.

CINTIA.

Tu ne ſais rien?

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'eſt pas peu ſavoir que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule; elle veut prendre ſes flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une statue de neige.

HERACLIUS.

Et moi, je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette conversation arrivent Libia & Léonide, qui se disent à-peu-près les mêmes choses que Cintia, & Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de Théâtre. Héraclius & Léonide sortent & rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, & concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, & trouvant Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.*)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je

ne trouve point cette vieille carcaſſe qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux ſauvages.*

Vous me faites ſouvenir de mon premier état : qui êtes-vous ?

HERACLIUS.

Nous ne ſavons rien de nous, ſinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Juſqu'aujourd'hui j'ai ſu quelque choſe de moi-même ; & vous autres, pourrai-je ſavoir auſſi quelque choſe de vous, ſi j'interroge ce vieillard qui en ſait plus que vous deux ?

LEONIDE.

Nous n'en ſavons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en ſauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en ſaurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons, & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure ; c'eſt-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur,

PHOCAS, *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des Soldats, & regardez au fond. (*Héraclius & Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible.

HERACLIUS ET LEONIDE, *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive; tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (*b*)

(*b*) Le Lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances, ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un Auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia*,

(Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, & s'écrie :)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, & ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu Ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève-toi, & dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidé-

---

qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue, lui & *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pédro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

lité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, Seigneur, l'un eſt le fils de mon Empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une Nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux, je ſuis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang, ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un Empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui ; mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu ſur?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HERACLIUS.

Ma valeur. (*c*)

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS, *à Aſtolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'eſt?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent

(*c*) On voit que dans cet amas d'aventures & d'idées romaneſques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la pièce ferait au-deſſus de nos meilleures.

pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es sûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel évènement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où ſuis-je? Quand je ſuis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauvegarde au fils de mon Prince, de mon Seigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien; la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon, & cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS ET LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outrageras pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'Empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une paysanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderai l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'Empereur Maurice était-il donc plus que l'Empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim,

im, la soif, la nudité, les tourmens, le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah! c'est-là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un & sur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les Soldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence; qu'espèrent-ils? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur.....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia & Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens font peu de chofe ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur d ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nui les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune le foleil obéiffent à ma voix.

(*Auffitôt la terre tremble, le Théâtre s'obfcurcit, on vo les éclairs, on entend la foudre, & tous les Acteu fe fauvent en tombant les uns fur les autres.*)

C'eft ainfi que finit la première journée de la pièce de *Caldéron.*

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la feconde journée comm il y en a dans la première, au milieu de ce chao de folies inconféquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce Sauvage qu'on appelle HERACLIUS, lui parle ainfi :

« Nous fommes les premières qui avons vu combien fa rudeffe eft traitable..... j'en ai eu compaffion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord fi fier, & enfuite fi foumis avec moi ! Il s'animait d'un fi noble orgueil, en fe croyant le fils d'un Empereur ; il était fi intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin fa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. »

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui parait ſublime ; c'eſt cette réponſe de PHOCAS au Sorcier LISIPPO, quand celui-ci dit que les deux jeunes gens ont fait une belle action, en ſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

» C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur ; & en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils »

PHOCAS dit en enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes :

» Car (dit Aſtolphe) puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera une ſeconde fois. »

On détache donc des Muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le Sorcier perſuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt sûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt par-tout jointe au menſonge.

» Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé? ſur le vent ; c'eſt un portrait de la vie humaine. »

Bientôt après, HERACLIUS & LEONIDE reviennent au ſon de la muſique, & HERACLIUS fait l'amour à CINTIA, à-peu-près comme *Arlequin ſauvage.* Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrette horreur pour PHOCAS. Les payſans gracieux apprennent à HERACLIUS & à LEONIDE que PHOCAS eſt à la chaſſe au tigre, & qu'il eſt dans un grand danger. LEONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS; ainſi la nature s'explique dans LEONIDE & dans HERACLIUS; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le Sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala; CINTIA leur fait encore entendre de la muſique. On répond en chantant, à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs: le premier chœur dit: *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit: *Que leur bonheur ſoit vérité & menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

» Je ceins cette épée en friſſonnant (dit Héraclius), je me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument de la gloire, le tréſor de la renommée; que c'eſt ſur le crédit de ſon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréſor royal: pluſieurs la prennent comme un ornement, & non comme le ſigne de leur devoir.

Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s'ils savaient à quoi elle oblige. »

Pour LEONIDE, quand il voit ce beau palais & ces riches habits dont on lui fait présent : *Tout cela est beau*, dit-il ; *cependant je n'en suis pas ébloui ; je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L'Auteur a voulu ainsi développer dans le fils de MAURICE l'instinct du courage, & dans le fils de PHOCAS l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie & sans artifice ; & il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

PHOCAS vient voir les deux sauvages ainsi équipés ; ils se prosternent tous deux à ses pieds, & les baisent. PHOCAS les traite tous deux comme ses enfans. HERACLIUS se jette encore une fois à ses pieds, & les baise encore ; avilissement qui n'était pas nécessaire. LEONIDE, au contraire, ne le remercie seulement pas PHOCAS s'en étonne.

» De quoi aurais-je à te remercier ? (lui dit Léonide) si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit : si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. »

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La Reine CINTIA & LIBIA arrivent ; elles ne

donnent aucun éclairciſſement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un Ambaſſadeur du Duc de Calabre, & cet Ambaſſadeur eſt le Duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. PHOCAS le relève; le prétendu Ambaſſadeur parle ainſi :

» Le grand Duc Fréderic ſachant, ô Empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous & devers la Reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arrivée, & elle, de l'honneur qu'elle a de poſſéder un tel hôte; il veut mériter de baiſer ſa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand Duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de Caſſandre, ſœur de l'Empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne ſe trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'eſt à mon maître qu'appartient le bonnet impérial & la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous ſomme de les reſtituer. »

PHOCAS.

Ne pourſuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De ſi ſottes demandes ne méritent point de réponſe, c'eſt aſſez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, Seigneur, ce n'eſt point aſſez; ce palais n'a-t-il

pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vîte Monsieur l'Ambassadeur ?

HERACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient sous le nom sacré d'Ambassadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'Ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici, n'a-tu pas entendu ma réponse?

FREDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des Princes, est de la poudre, des canons, & des boulets. (*d*)

PHOCAS.

Eh bien, soit.—Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique & des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, & divertissons-nous, pendant que l'Ambassadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous*

(*d*) Le Lecteur remarque assez ici l'érudition de *Caldéron*, & celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des boulets au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

deux dans une ſi grade ſplendeur, & une ſi grande majeſté.)

LEONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encore dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE

Qu'eſt-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe? & dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de notre deſtinée: mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puiſque tu prends ſon parti; tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis près de.....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi, vieux traître, vieux tyran!

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux Princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(*Phocas paraît alors: Cintia & le Sorcier arrivent.*)

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS

Non, Seigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, Madame, puiſque vous le voulez. (*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas & Cintia de ſa chute; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal-adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia:*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

TROISIEME JOURNÉE.

La troiſième journée reſſemble aux deux autres. La Reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux Sauvages pour les polir; & ces deux Princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de CINTIA, & de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à HERACLIUS, en préſence de LEONIDE, qu'HERACLIUS eſt le fils de Maurice.

« Comment le ſavez-vous? (dit Héraclius.) C'eſt

(répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret. »

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra ; car l'Empereur est hydropique de mon sang, & il s'assouvirait du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, & voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment,

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible.

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité,

(*Tous deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du Théâtre, ayant feint de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, & persuadés de la vérité à mon préjudice; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires & si distincts, celui d'ennemi & celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non; il vaut mieux que je les observe finement; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes: mon cœur se partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à les femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LEONIDE, *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas je ne ſais quelle affection ſecrète; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, & je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir ſu quel noble ſang échauffe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer ſur ce qu'ils diſent: approchons-nous pour les écouter; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les

---

(*e*) On ſent combien ce diſcours eſt abſurde: comment l'empire était-il à *Léonide?* parlerait-il autrement ſi on lui avait dit qu'il eſt le fils de *Maurice?* chacun d'eux croit-il que c'eſt à lui que *Libia* & *Cintia* ont parlé? Tout celà paraît d'une démence inconcevable.

inquiétudes de tout ce ſonge, dont la rêverie eſt un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement ; je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir, que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'accompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

(*Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.*)

LEONIDE.

Il eſt parti, & je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des Empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LEONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer. (*f*)

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela; c'eſt à *Héraclius* qu'ellle a tenu ce propos: apparemment qu'il y a dans cette ſcène un jeu de Théâtre, tel que chacun des deux Princes puiſſe croire que *Libia* s'adreſſe à lui, l'appelle *Héraclius*, & déclare qu'il eſt fils de *Maurice*.

Mais quoi? je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute: donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HERACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, & c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne suis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier: Qu'il meure; j'entends crier: Qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout est égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main.

HERACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que

Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde ; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace ; il me ſemble que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh! Seigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah ! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS, *quand Héraclius eſt parti.*

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, Seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en

ais tiré..... Oui, Seigneur, je le ſuivrai; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, Seigneur?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt; c'eſt une léthargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe; mes idées ſont toutes troublées; je ne ſais ſi cet un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie; je ne ſuis ni mort ni vivant; chacun deux prétend qu'il voulait me ſauver, au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention, il faut les entendre: notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, Magicien, ne nous dirais-tu rien ſur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la Reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas & Liſippo reſtent ſur la ſcène.*

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain ; je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raiſons de mon ſilence.

(*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi ?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abyme impénétrable ! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches !

(*On entend derrière le Théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas à lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du Théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (*g*)

(*Tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens, & les nom- [illegible] par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du Théâtre.*

Ainſi donc, afin que la concluſion de cette terrible aventure réponde à ſon commencement, voici mon tigre qui revient ſur moi, pourſuivi par les chiens, ſans que j'aie le temps de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

(*g*) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir..... mais que vois-je?

LEONIDE.

Je viens ſavoir.....; mais qu'aperçois-je?

HERACLIUS.

Tu apperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai ſongé?

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HERACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais? où était-il?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice)

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, juſqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboiemens des chiens; j'ai appelé, vous êtes venus; ſûrement Clntia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les biens-venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le Théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

Les Dames arrivent avec les deux payſans gracieux, & une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*Les Dames font des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux: allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habits royaux, & où nous ferons des feſtins & des réjouiſſances.

LEONIDE.

O ciel! ſera-ce une fiction? & ce que nous avons vu était-il une vérité? quel eſt le certain? quel eſt l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus, & bien ſervis: que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouit, jouit; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-ſagement. Et toi, Héraclius, ne

me remercies-tu pas auſſi des grâces que je te fais?

HERACLIUS.

Non, Seigneur, quand je vois que la pourpre & l'émai de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompe royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du Théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſupplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré, au mépris de mon honneur ?

HERACLIUS.

Non, Seigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice ; & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable ; c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel eſpoir me reſte-t-il? Moi, Madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne ſais rien du tout.

HERACLIUS, *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi! quel palais?

LEONIDE, *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit ue ton père le Sorcier l'avait deviné par ſa profonde ;ience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton udace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ›rtir de ce profond abyme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ›n ſecret ; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On ı'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge urait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit e Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire ?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO, *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle e gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ;

il n'eſt plus temps de feindre : Léonide eſt votre fils c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pa

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujet: Léonide eſt votre Prince.

Tous les Acteurs crient:

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il eſt venu ſur votre parole & ſu la mienne, il faut la tenir; & ſi vous voulez le faire mou rir, commencez par enfoncer votre poignard dans mo ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous & pour moi, j'accomplirai m promeſſe. Allez, vous autres; faites démarrer cette ba que qui eſt ſur la rive, percez-en le fond.—Madame je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point l mort; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoi courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'o le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-
ême à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce
iteau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier
c le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père,
e vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant
dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. (*h*)

PHOCAS.

Espère mieux, & vois si j'ai de la compassion. Je ne
'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui
'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux
vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puis-
que je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion!

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne
viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouis-
sances; que Léonide vienne à ma Cour, que tout le
monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent

(*h*) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon Caldéron, *tout est mensonge & vérité.*

la main, & qu'ils disent à haute voix : Vive Léonide !

HERACLIUS.

O cieux, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

(*La musique chante :* Vive Léonide !)

LEONIDE

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire : & quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La musique recommence, & chante :* Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, & du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, & qui revient sur le Théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents & des flots, & ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds & salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golphe une vaste

cité de navires, qui ont fait un falve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eft apparemment quelque Roi voifin, feudataire de l'Empire, (comme ils le font tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obfervant de près ces voiles enflées je penche à croire plutôt.....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'eft la flotte du Prince de Calabre, dont l'Ambaffadeur eft venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertiffemens. Cette flottte ne m'infpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; & pendant que ces vaiffeaux répéteront leurs falves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreffe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où fa naiffance l'engage.

CINTIA.

Je te fuis, malgré moi, avec mes gens.

(*Ils fuivent Phocas. Aftolphe & Héraclius reftent. Tous deux enfemble s'écrient :* O cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Fréderic, & on entend :* A terre, à terre; aux armes, aux armes; guerre, guerre.)

HERACLIUS ET ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC *Grand Duc de Calabre, deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés; qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables; que le ſang & le feu faſſent voir un autre élèment. Le deſtin m'a fait Prince de Calabre: je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? ſurtout lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile: les deſtinées ne m'appellent-elles pas à l'Empire, puiſque le tyran eſt ici mal accompagné? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux? qu'arrive-t-il

donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de deſtruction ! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il ſouffle comme un animal : ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas : ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas ; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux ! nous implorons votre ſecours.

FREDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort, n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous ſouffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des Soldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir

que vous donne la fortune : ce ferait une cruauté d'avoir pitié de nous ; & afin que vous foyiez obligés de nous ôter cette malheureufe vie, fachez que je fuis le fils de Maurice. Ce vieillard que fa fidélité a banni fi long-temps de la Cour, m'a fauvé deux fois la vie fur la terre & fur la mer. C'eft le généreux Aftolphe. (*i*) Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reftent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héfitez-vous ? pourquoi refufez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je fauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eft peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité ; mais je fens une caufe fupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifefter fa juftice, & la vertu de ce noble vieillard que je refpecte & que j'embraffe.

HERACLIUS ET ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je fuis le Duc de Calabre. Vous me voyez comblé de

(*i*) Le fond de cette fcène paraît intéreffant & admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraifemblance & de convenance. Il me femble qu'une telle fcène donnerait l'idée de la vraie Tragédie, c'eft-à-dire, d'une péripétie attendriffante, toute en action, fans aucun embarras, fans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, fans rien de forcé, fans aucun de ces raifonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

joie. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre, ſœur de Maurice; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes eſprits; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déjà vu.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible, car je n'ai jamais approché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment? me voir ſans me voir!

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine; & quoique j'aie beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes ; aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes Soldats s'avancent avec audace.

Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne ; on entend d'un côté : Vive Phocas! *& de l'autre :* Vive Frédéric! *Puis tous enſemble crient :* Aux armes, aux armes ; combattons, combattons.

HERACLIUS, *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les ſentiers ; ſi vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux !

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie,

ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai ſoin de ma réputation, & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous me direz peut-être comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en ſouvenez plus, & que mon bien & mon mal vous ſont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du Théâtre.*)

LES SOLDALS DE FREDERIC.

C'eſt par-là qu'Héraclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS, *à Cintia.*

Mallheureux que je ſuis! quand je voudrais fuir, (*k*) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie & qui abandonne

(*k*) On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius.* Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie avec *Cintia*, il eſt difficile de s'en appercevoir.

le

le poste que vous gardiez ? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, soldats ; ils ont forcé le passage que gardait Cintia ; défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HERACLIUS *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine, si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues ; il est contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, secourez-moi ! (*l*)

(*On entend les tambours.*)

(*l*) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia*. Je l'a traduit fidellement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant t'on frein, brises les lois & le devoir, puisque tu oses ainsi prendre les mords aux dents, demeure, & en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie est perdue!

HERACLIUS *courant sur lui*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix : *Qu'il meure, qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de la tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il difait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas*. Tout eſt changé; c'eſt lui qui te défend, & c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté.

LEONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, & des Soldats s'approchent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de Soldats*)

UN SOLDAT.

Accourez tous..... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils,

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, appaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang? il faut donc qu'il ſe croie ſon père; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déjà tous ſes gens ſont en fuite, & les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie, diſent & rediſent:

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier!
Il doit régner, il eſt fils de Maurice.

(*Les Soldats & le Peuple diſent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes; c'eſt à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerai.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déjà vu traité & vêtu en Prince, & qu'enſuite j'ai repris mes habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens ; je vous ai menti ; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidelle.

HERACLIUS.

Si par haſard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſolats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un Roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaitra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſième & dernière journée.

DISSERTATION
DU TRADUCTEUR
SUR
L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aiſément l'irrégularité de *Shakeſpéar*, ſa grandeur & ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéreſſans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Caldéron*, & le Jules Céſar de *Shakeſpéar*, c'eſt que l'Héraclius eſpagnol eſt un roman moins vraiſemblable que tous les Contes de Mille & une nuit, fondé ſur l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abſurde. La pièce de *Shakeſpéar*, au contraire, eſt un tableau vivant de l'hiſtoire romaine, depuis le premier moment de la conſpiration de *Brutus*, juſqu'à ſa mort. Le langage, à la vérité, eſt ſouvent celui des ivrognes du temps de la Reine *Eliſabeth;* mais le fond eſt toujours vrai, & ce vrai eſt quelquefois ſublime.

Il y a auſſi des traits ſublimes dans *Caldéron*, mais preſque jamais de vérité, ni de vraiſemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuſes dans notre langue, ce qui eſt

encore pis ; mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas appercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte ; & ſûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une Reine de Sicile du temps de *Phocas*, un Duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun Auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille* pour le traveſtir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un Auteur français juſqu'au règne de *Philippe V ;* & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des eſpagnols, du temps de *Louis XIII* & *de Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du Cid ; il traduiſit le Menteur, la Suite du Menteur ; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inſérés dans ſon Héraclius, & qu'il ait embelli le fond du ſujet ? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*, ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt pas que

Caldéron ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'Héraclius eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui ſurent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin.* Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille?* & quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ſes traductions de *Guilain de Caſtro*, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon Héraclius eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies.* Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les eſpagnols commençaient enfin à imiter les français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il ſurtout appelé l'Héraclius de *Caldéron* une belle copie?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée; mais on eſt sûr que ce ne peut-être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le

Docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après ſa mort, parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais perſonnne, s'il avait pris le ſujet d'Héraclius dans *Corneille?* Ce Docteur était très-inſtruit de tout ce qui concernait *Caldéron*, il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies; tantôt ils faiſaient enſemble des pièces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joue encore en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes & françaiſes, tirées de l'Ecriture; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le Peuple de Madrid y courait en foule. Le Roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très-inutile au progrès des arts, de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des Théâtres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakeſpéar.* Voici comme il parle à-peu-près dans ſon épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
Nos aïeux étaient des barbares. *
L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance :
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en eſt à ſa quatre cent-quatre-vingt-troiſième pièce de Théâtre ; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* & de *Shakeſpéar* était d'être comédiens ; mais *Molière* était comédien auſſi ;

---

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſenaron el vulgo a ſus rudezas ?
** Muere ſin fama è gallardon.
*** Encierro los preceptos con ſeis llaves &c.

& au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiècle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût; ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du Pont-neuf & le ſecond livre de *Virgile*. Les chantres du Pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguſte*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius* avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges? diront les partiſans de ces pièces irrégulières & bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus*, *& pater*, *& res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſième, le quatrième, & le ſixième livre de *Virgile*, & le ſauront par cœur, ſoyez sûrs que ce ſont-là des beautés de tous les temps & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna & d'Athalie applaudis ſur les Théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure?

Fin du douzième & dernier volume.